

Barthélémy A. Taladoire

LE SENTIMENT RELIGIEUX

CHEZ MISTRAL



Publication des Annales de la Faculté des Lettres
Aix-en-Provence
Nouvelle série, n° II — 1955

Editions OPHRYS
6, Avenue Jean-Jaurès — GAP

PRIX VEILLON
(CENTENAIRE DU FELIBRIGE)

PROPOS PRÉLIMINAIRES

Quarante années après sa mort, près d'un siècle après la parution du poème de *Mirèio*, souche-maîtresse qui portait jusqu'aux derniers surgeons de son œuvre à venir, tout ou presque tout reste à dire sur Mistral, j'entends: à dire avec une entière impartialité, sans précipitation ni prévention, sans passion surtout, car — Thibaudet mis à part, qui était de Bourgogne — les commentateurs de l'œuvre, les meilleurs comme les pires, s'expriment, peu ou prou, en partisans, quand ce n'est pas en zélateurs d'un message intangible qu'ils défendent jalousement contre les intrusions de la stricte critique. Au surplus, les ouvrages les plus valables consacrés au poète ont été écrits et publiés, soit à des époques — celles des deux dernières guerres — où il paraissait opportun à leurs auteurs d'exalter, à la lumière de l'évangile Mistalien, et (reconnaissons-le, sans pour cela juger) dans un esprit plus ou moins réactionnaire, certaines idées-forces comme l'Idée Latine, le retour à la tradition, l'antidémocratisme, l'opposition au dogme scientiste ou le Paternalisme d'Etat, soit vers 1930, au moment du premier Centenaire, où le ton du panégyrique était à peu près inévitable.

Qu'on ne se méprenne point, au reste, sur le sens de ce préambule que nous dicte la seule impartialité: il y a dans les études successives d'un Maurras, d'un Pierre Lasserre, d'un J. Charles Roux, d'un Emile Ripert, d'un José Vincent, d'un Jules Vérant, d'un Pierre Devoluy, d'un Marius André, d'un Mistral neveu, d'un Marcel Coulon, d'un Jean Pélissier, d'un Raymond Lizop, d'un Gabriel Boissy ou d'un Sully-André Peyre, nombre de chapitres précieux et de pages utiles touchant l'existence, l'action et l'œuvre du Maillanais.

L'un de ces auteurs, et non des moins enthousiastes (1), souhaitait avec raison que des maîtres tout à fait spécialisés nous entretinssent un jour sagement de Mistral philologue et de Mistral lexicographe, de ses conceptions historiques, de ses dons de conteur et de poète dramatique. Devons-nous en conclure que les grosses questions abordées par lui-même et par quelques autres, avant comme après lui, ont été définitivement éclaircies pour la postérité? Rien n'est moins certain. Une étude d'ensemble demeure à tenter sur le poète lyrique, une autre sur l'humaniste, une autre sur le doctrinaire et le penseur politique, une autre enfin sur le croyant.

(1). Il s'agit de J. Vincent, auteur d'un ouvrage honorable paru en 1918, sous le titre *Frédéric Mistral, Sa vie, son influence, son action et son art*.

Faut-il s'étonner que Mistral, suspect à nos Jacobins, inaccessible ou, à tout le moins, difficile à lire et à comprendre pour le plus grand nombre des usagers de la littérature, comme pour la majorité des critiques, délibérément ignoré, en outre, jusqu'à ces dernières années, par les représentants de la culture officielle et les clercs de l'Université — songeons que Mr. Lanson ne daignait pas faire au poète de *Mirèio*, dans sa Littérature française, même l'aumône d'une note, et qu'un Ferdinand Brunot se déchaînait jusqu'à proférer des sottises, ce qui n'était pourtant pas son fort, à la seule mention du mot félibre —, faut-il s'étonner, dis-je, que Mistral ait suscité, par réaction, les commentaires émerveillés et les oraisons lyriques d'une lignée de fidèles trop souvent assujettis à un conformisme inquiet, attentifs aux seuls accents qui parodiaient plus ou moins habilement la voix du Maître, liés devant son œuvre par une peur quasi-superstitieuse du sacrilège et soupçonnant à son endroit des menaces obscures là où n'étaient parfois que des promesses de renouveau? J'ai tenté de définir naguère (2) ce que l'on pourrait appeler le complexe félibréen, cet esprit à la fois ombrageux et candide, qui a faussé partiellement, en dépit de quelques beaux résultats, le devenir du Félibrige, voire travaillé, lustre après lustre, à contre-courant du Mistralisme, on pourrait aller jusqu'à dire contre Mistral, avec la conviction de le servir. C'est de ce même esprit de soumission excessive à la pensée mistralisme que procède l'insuffisance de la plupart des commentaires qui lui ont été consacrés, et dont leurs auteurs eussent pu, à coup sûr, au moins pour une bonne moitié d'entre eux, nous apporter autre chose, s'ils n'avaient pas choisi, par révérence, de piétiner sur place ou de s'attarder à plaisir sur les chemins battus.

(2). Annales de l'Institut d'Etudes Occitanes. Tome I. Fascicule 2. 1949, p. 136-140: *Sur Mistral et le Mistralisme*.

Et je ne parle pas ici de certains Politiques qui ont, pour les besoins de leur cause, figé en formules et en règles de doctrine tels ou tels aspects d'une pensée dont la générosité essentielle, la charité de convictions, l'équilibre et la mesure (ils le reconnaissent eux-mêmes) (3), s'accommodaient pourtant très mal de cette réduction en programme.

Le présent livre a pour objet une étude du sentiment religieux chez Mistral. Plus encore que celle de ses convictions politiques, c'est une question qu'il paraît, dès l'abord, bien malaisé d'éclaircir, et dont l'examen impose à celui qui s'y attache, pour première précaution, celle de se prémunir contre la beauté même d'une poésie capable de nous abuser sur la portée véritable de certaines transmutations et d'offusquer notre jugement par plus d'un mirage. On dit communément: Mistral est un poète chrétien; certains ajoutent: profondément, intimement catholique (4), et l'on ne peut nier que toute son œuvre poétique, depuis *Mirèio* jusqu'aux *Oulivado*, baigne dans l'atmosphère catholique et romaine d'un pays fortement attaché à ses croyances traditionnelles, volontiers dévot, sensible aux mystères du culte, plus encore aux fastes liturgiques, pétri de légendes sacrées, havre providentiel des Maries lumineuses et de leurs saints Compagnons, qui ont fait de lui la terre élue de l'Occident, riche au surplus d'innombrables vestiges et de hauts monuments remémorant plus de cinq siècles de possession, voire de présence pontificale —, un pays que Mistral, délibérément enraciné, n'a quitté qu'à de rares intervalles, et chaque fois pour peu de temps.

(3). C'est le cas de Léon Daudet, ce démesuré, définissant Mistral comme le génie de l'équilibre.

(4). Emile RIPERT. *La Renaissance Provençale 1800-1860*. Paris. Champion. 1917, p. 538. C'est là également l'opinion de Maurras et de nombre de commentateurs. Nous aurons plus loin l'occasion d'examiner ce problème.

Sa formation jusqu'à l'âge d'homme répond exactement à l'esprit du terroir. Sa famille était naïvement pratiquante: son père, François Mistral, sorte de patriarche biblique, faisait chaque jour, à voix haute, la prière pour les gens de sa maison, et leur lisait parfois, à la veillée, quelques passages des Livres Sacrés; sa mère le berça, nous dit-il, durant toute son enfance, de récits et de cantiques où la Vierge et les Patrons locaux tenaient la plus grande place. On célébrait en famille, avec ferveur et discipline, les cérémonies annuelles, Noël, Pâques, la Pentecôte, l'Assomption, la Toussaint et les vieilles fêtes votives consacrées aux Saints les plus populaires. La foi du charbonnier, un abandon total aux desseins de la Providence, animait sereinement le Mas du Juge; le jeune Frédéric chez qui s'éveillèrent très tôt — mainte anecdote le prouve (5) — l'amour de sa petite patrie et le respect de sa langue natale, accepta cette foi docilement, moins peut-être en croyant informé qu'en patriote et en mainteneur de la tradition. Quoi qu'il en soit — nous aurons bientôt du reste à revenir sur la question —, rien de ce que nous savons de lui ne nous permet de supposer qu'il ait jamais cessé d'être un bon partisan de l'Eglise et favorable à ses enseignements, notamment dans la seconde partie de sa vie, après la grande crise de 1870, où il opta, une fois pour toutes, pour le Christianisme autoritaire contre la Révolution anti-chrétienne (6), rien sauf, peut-être, certain bruit qui persiste à courir touchant la dernière période de sa vie, et selon lequel un mouvement d'humeur, nous n'osons dire de révolte, l'aurait arraché aux ultimes devoirs d'une pratique qu'il avait d'ailleurs jusque là plus ou moins négligée.

Voici le texte de la lettre que le Cardinal de Cabrières écrivait, le lendemain de la mort du poète, au Directeur de l'*Eclair* de Montpellier: — En annonçant à vos lecteurs la douloureuse nouvelle de la mort subite du grand poète provençal, Frédéric Mistral, veuillez dire qu'il était convenu avec lui que j'irais lundi prochain entendre sa confession. Il a reçu en pleine connaissance de cause, j'en suis sûr, la lettre par laquelle, conformément au désir que son ami, M. le Docteur Cassin, m'avait exprimé au nom de Mistral lui-même, je lui promettais ma visite et le félicitais d'avoir voulu mettre en accord sa foi avec les saintes pratiques de la religion...

Relevons d'abord la confirmation que Mistral est mort sans avoir pu être jusqu'au bout d'accord avec sa foi; en d'autres termes, qu'il n'a pas fait confession, mais qu'il l'a *voulu*, ce qui lui laisse le mérite, partant le bénéfice de la pénitence finale.

(5). Voir, en particulier, l'ouvrage de Marius André: *La Vie harmonieuse de Mistral*. Paris. PLON. 1928, p. 8 ss.

(6). On trouve dans l'ouvrage de Marius André (p. 115 as) des extraits de lettres adressées aux Catalans Balaguer et de Quintana, qui ne laissent à cet égard aucun doute: — Place au Christ et au Décalogue! Hors de lui et hors de là, il n'y a que pourriture, sauvagerie et dissolution... — ...Tous les régimes intermédiaires, à savoir: royautés révolutionnaires et empires démocratiques, ne sont que des instruments de dissolution et de corruption. La

République étant fatalement impossible en Europe par la frénésie et l'intolérance des radicaux, il ne reste que le droit divin....

Mais notons aussi autre chose: le Cardinal parle de mort subite; or Mistral n'est pas mort subitement. C'est le 18 mars 1914 que le poète, se rendant à l'Eglise pour y examiner l'inscription composée par lui et gravée sur une cloche que son compatriote et contemporain M. Daillan avait offerte à la paroisse, fut saisi d'un refroidissement. Il avait quatre-vingt-quatre ans, un âge où l'on peut à bon droit se défier d'un rhume (7). Mistral garde la chambre dès le 19 au matin; le 21 il fait appeler le médecin à qui il avoue qu'il souffre depuis deux jours, ne sachant où se mettre, ne trouvant pas de bonne place. Sa température atteint 40°. Puis le mal semble faire trêve; la température baisse, le cerveau est libre: on discute même avec le médecin des élections législatives toutes proches; et ce n'est que le 25, un peu après midi, qu'émue par une brusque défaillance du malade — la dernière —, Madame Mistral envoie quérir d'urgence le curé Celse. Mais nous ne savons rien sur la fin chrétienne du vieillard, sauf qu'il expira en invoquant les Saintes!

Comment n'avait-il pas songé, au cours de ces sept jours, lui qui ne s'épouvantait pas de la mort, qui l'envisageait, au dernier instant encore, avec confiance et bonhomie, qui avait célébré, au surplus, toute sa vie, la soumission aux règles de l'Eglise, comment n'avait-il pas songé tout d'abord à la règle essentielle? Il y avait un curé à Maillane, ou, à défaut, d'autres religieux. Pourquoi faire appel spécialement à une Eminence résidant à Montpellier? Pourquoi aussi ce délai d'au moins six jour apporté à sa visite? Cela cache-t-il certaines négociations menées, en particulier, par le Docteur Cassin? Des négociations de quelle sorte? Et, encore une fois, pour quelles raisons?

(7). Il avait écrit, près de quinze ans auparavant, dans une lettre citée par J. Ch. Roux: — En attendant, on se fait vieux. Les grands poètes meurent comme les autres, et par une simple grippe.

Loin de nous l'intention de vouloir, en écrivant ces lignes, porter pierre à l'édification d'une légende dont il est aisé de voir à quelles fins on peut la faire servir. Nous nous contentons de mettre en lumière un point de biographie jusqu'ici tenu sous le boisseau, et de souhaiter quelques éclaircissements, à ce sujet, pendant qu'il en est temps encore, de ceux qui ont connu le poète. Nous verrons ce qu'il faut penser aussi de ce passage du livre de Marius André, touchant la rencontre, au pensionnat Dupuy, de Mistral et de Roumanille (8):

— Sois toujours bon chrétien, mon enfant (dit Roumanille), le reste viendra par surcroît. Et n'oublie jamais que le plus beau jour de ta vie est celui de ta première Communion.

— Oui, Monsieur, répond Frédéric qui, dans quelques années *se mettra à négliger, et pour toujours, plusieurs commandements de Dieu et de l'Eglise?* Aussi bien, sur le même chapitre, une chose n'a-t-elle pas laissé de nous frapper: nous possédons de Mistral, outre ses productions poétiques, et à défaut d'une volumineuse correspondance qu'on ne pourra utiliser que dans dix ans, d'importantes œuvres en prose: mémoires et récits, discours, allocutions, articles et chroniques parus, au cours de soixante années, dans des revues provençales, un certain nombre de lettres rendues, tout ou partie, publiques par les disciplines du poète, quelques notes aussi, glanées au cours d'entretiens familiers.

(8). *op. cit.* p. 24.

Or, parmi tout cela, dans la mesure, bien entendu, où nous avons pu consulter ces sources, nous n'avons pas trouvé grand chose qui ressemble à une profession formelle, à une méditation, à un examen religieux, en dehors des passages où l'exaltation de la croyance se trouve liée aux revendications linguistiques et patriotiques (9). — *Sian emé Diéu* — Nous sommes avec Dieu: tout se rapporte à cette formule qui revient plusieurs fois dans son œuvre, formule à première vue catégorique, mais, à la réflexion, très vague, et qui nous ramène à l'examen d'une œuvre poétique, dont nous sentons tout aussitôt que ses accents religieux, jusque dans les effusions les plus personnelles d'apparence — au demeurant assez rares —, ne dépassent guère en portée les limites d'une foi provençale, mobilisant à son service toutes les formes d'une tradition indivisible, ontologique, pourrait-on dire, exaltée d'abord en soi, indépendamment de ses déterminations particulières (10).

Jules Véraan note avec raison que l'horizon religieux de Mistral, plus restreint que son horizon politique, est barré par les traditions de sa race (11). Mais c'est bien là qu'est le danger aux yeux de l'orthodoxe, car cette tradition sacro-sainte risque d'entraîner avec elle, outre un bon nombre de survivances païennes et de superstitions populaires, certaines hérésies dont le souvenir se rattache à quelques unes des époques les plus prestigieuses du passé provençal.

(9). Par exemple, une allusion à l'équilibre divin des lois de la Création, dans *l'Estacamen au Terraire*, discours prononcé à la Sainte-Estelle d'Albi, le 24 mai 1882. (*Discours e Dicho* — Avignon-Roumanille 1909, p. 40).

(10). Sur Mistral champion de la tradition, on lira avec profit les pages (71 et suivantes) écrites par Pierre Lasserre dans son *Frédéric Mistral*. (Paris. Payot. 1918) et José Vincent. *op. laud.* pp. 41 ss.

(11). *De Dante à Mistral*. — Paris, de Boccard. 1922, P. 127.

Que Mistral ait versé, comme le Marquis de Baroncelli-Javon, Félix Gras et quelques autres, dans le nationalisme papalin, qu'il ait eu un faible marqué pour Pierre de Lune, l'antipape Benoît XIII; qu'il ait cru, disons plutôt qu'il se soit plu à croire, sur la foi des prophéties locales, au retour de la papauté en Avignon, cela ne fait plus aucun doute (12) Il semble plus incertain qu'il ait jamais adhéré, autrement qu'en patriote, à la cause des Cathares — il s'est expliqué sur ce point dans la note 2 du premier chant de *Calendal* —, mais il ne laisse pas de flétrir à toute occasion et avec force, la croisade inique que le Nord, armé par l'Eglise, mena, sous le prétexte religieux, contre la civilisation méridionale, et aussi de goûter les invectives et les violences satiriques adressées par quelques troubadours, comme Pèire Cardenal ou Guilhem de Figueira, à l'Eglise de Rome et à la Papauté. Certains Pontifes, nous a-t-on assuré, il y a peu, seraient même assez durement malmenés dans la correspondance encore inédite du Maître. Tout cela, peu ou prou, risque, quoi qu'on en ait dit parfois, d'entamer un Catholicisme déjà fort mitigé dans ses exigences dogmatiques, en dépit des observances rituelles, pétri de souvenirs païens toujours vivaces et de naturalisme

panthéiste, nourri à l'origine, autant que de la parole des Livres-Saints, de pieuses légendes et d'édifiantes sornettes, étranger à toute formation théologique, aux savantes études d'un Dante, par exemple, fortifiant sans cesse sa foi à la lecture des Pères de l'Eglise; redevable, par contre, à une solide formation humaniste de certaines formes de pensée platoniciennes, qu'ont mises nettement en lumière les meilleurs critiques, en particulier Albert Thibaudet (13).

(12). Il a souvent parlé dans *l'Armana Prouvençau* et dans *l'Aiòli* des prédictions d'une vieille Avignonnaise, interprète de Nostradamus, relatives à cette restauration miraculeuse qui devait succéder, disait-elle, à une série de catastrophes nationales et marquer, au moins pour la France, le commencement d'un siècle d'or. Ces prophéties datent de 1860-1880. Mistral a cru discerner plusieurs fois dans les événements contemporains, des signes précurseurs de leur accomplissement. Mais tout cela, encore une fois, s'accordait si bien avec l'étoile provençale! (cf. sur ce point, Marins André: op. laud. p. 214 ss).

(13). cf. *l'Empire du Soleil*. Paris, 1930.

Il y a là, on le voit, de quoi donner à réfléchir sur la doctrine religieuse du Maillanais, plus encore sur ses sentiments intimes. Joint, répétons-le, que, si le poète et le doctrinaire glorifient volontiers la foi des ancêtres, prônent la soumission à l'Evangile ou accordent leur voix aux harmonies célestes qui chantent la gloire de Dieu, l'homme privé apparaît, sur le chapitre de ses croyances, singulièrement avare de confessions. Faut-il voir dans son attitude un effet de cette pudeur provençale, essentielle à l'esprit de la race, ombrageuse plus encore chez l'homme que chez la femme, et enrobant volontiers l'émotion ou l'aveu, selon les tempéraments ou les génies, sous l'exubérance verbale, la profession spectaculaire ou la transposition poétique?

En partie au moins, et rappelons, à ce propos, qu'il est à peu près impossible de se faire une idée quelconque de la vie amoureuse de Mistral par la seule lecture de ses œuvres. Ce poète que ses images nous montrent tour à tour comme un jeune homme d'une mâle beauté (14) et un prestigieux vieillard qui s'entoura toute sa vie des plus belles filles d'Avignon et d'Arles; qui professait pour la femme, à l'égal des troubadours, un véritable culte; qui écrivit sur l'amour, dans *Mireille*, dans *Calendal*, dans *Nerte*, dans le *Poème du Rhône*, dans ses deux recueils lyriques des *Iles d'Or* et des *Olivades*, des pages à compter parmi les meilleures de notre littérature, à qui rien n'échappa des exigences de la passion, et qui sut les exprimer toutes, de la plus trouble à la plus sereine, avec un art qui laisse deviner quelque expérience, ne nous parle presque jamais de ses amours ou, quand il s'y hasarde, c'est avec une discrétion qui confine au mystère. On sait, par exemple, qu'il eut, vers la quarantaine, à Uriage, une idylle rapide dont il fixa le souvenir dans une série de six poèmes groupés, au centre des *Iles d'Or*, sous le titre: *Li Plang* (les Plaintes). Ces pièces, dans l'ensemble assez courtes, où l'on sent l'influence de Lamartine (15), unie à quelques échos venus des troubadours, nous retracent les phases successives de cette passade sentimentale — rencontre, flambée, tourment, langueur, nostalgie, déception —, mais d'une façon tout allusive, presque schématique à force de retenue, et sous une forme disciplinée... cadencée... volontaire (16) qui semble vouloir encore atténuer l'expression de la confiance

amoureuse. Certes, Mistral ne péchait sans doute pas par excès de sensualité. Qu'on le compare sur ce point à son ami Aubanel: celui-ci, au mépris de sa foi catholique, éprouve tous les tourments de la chair avec une intensité, une ardeur, une soif de tout son être, qui finiront par l'acculer au silence; l'érotisme de celui-là se limite presque toujours à la vision rapide d'un sein découvert, au spectacle de quelque nudité harmonieuse, à l'évocation sans outrance d'une orgie de truands, pimentée au besoin d'un soupçon de sacrilège, ou d'une gaillardise paysanne qui ne dépasse jamais les bornes de la convenance ou du bien-dire — un érotisme d'homme tranquille que le Diable ne trouble guère, et qui sait à quoi s'en tenir sur les dangers de la tentation.

(14). L'expression est de Lamartine qui a tracé de lui un admirable portrait, après leur première entrevue.

(15). Le ton de la première, notamment, évoque celui du *Lac* et nous devinons que l'aventure de Mistral avec l'Inconnue d'Uriage, a dû ressembler par plus d'un trait à celle que le poète des *Méditations* vécut avec Elvire. Ce n'est du reste pas sans raison que Mistral place immédiatement après cette suite romantique, unique dans son œuvre, l'*Élégie sur la mort de Lamartine*.

(16). Ces expressions sont de R. Lizop: (*Le Message de Mistral*, Toulouse. Imprimeries du Sud-Ouest. 1941, p. 147).

Mais surtout, ceci dit, on devine toujours dans la discrétion de Mistral, aux rares moments où il s'attarde à contempler sa vie personnelle, le regret obscur de trahir, ne fût-ce que le temps d'un aveu à mi-voix, l'exigence fondamentale de son génie, celle qui le pousse à s'identifier sans cesse à son peuple, à s'en faire inlassablement le chantre, l'interprète et l'écho. Cette identification, qui s'opère déjà avec Mireille et qui demeurera jusqu'à la fin l'objet constant de sa démarche poétique, apparaît beaucoup plus réelle chez lui qu'elle ne l'a jamais été chez nos grands romantiques de langue française, Hugo, par exemple, ou Lamartine: ces derniers, qui font surtout figure de populistes avant la lettre, y sont parvenus, assez tard du reste, par extension du sentiment, réflexion, raison, calcul ou évolution politique. Mistral, lui, y trouve d'emblée son expression naturelle et parfaite, exactement comme il avait senti du premier coup qu'il devait se servir de sa langue. A cet égard, la création mistralienne présente le caractère d'un précieux alliage dont on ne saurait isoler un seul des éléments, fond ou forme, sans en altérer gravement la teneur et le titre.

Et remarquons encore que la liberté créatrice s'accorde ici à merveille avec les conditions d'époque et de milieu qui ont présidé à la formation de l'œuvre — sans oublier ces rencontres providentielles et ces intersignes dont nous parlerons plus loin, qui sont la part obligée de la légende, et que Mistral a su finement exploiter pour les besoins de sa gloire.

En d'autres termes, si le miracle Mistral nous apparaît d'abord comme la fulgurance d'un génie exceptionnel, il se définit mieux encore, à l'analyse, par la rencontre, à un moment exact du temps, d'un certain nombre de données collectives transmues au creuset d'une personnalité capable de les fondre en une harmonieuse unité.

Son attitude religieuse participe, de toute évidence, à ce besoin instinctif de rassembler toutes les formes de la pensée et de la sensibilité provençales. Mais cela même nous incite à l'examiner de plus près, à tenter d'en étudier les composants, un par un, à la lumière des

informations que nous possédons sur l'homme et sur sa vie, de délimiter soigneusement la part respective du collectif et de l'individuel, en un mot de connaître sa vraie nature et, au besoin, de mesurer sa sincérité.

I

SIGNES ET INTERSIGNES

Mistral, en bon latin, croyait aux signes; et il faut bien dire que tout conspira dans sa vie à affermir cette croyance. On a souvent admiré l'art souverain avec lequel il avait su ordonner son existence, jusqu'à en faire un modèle tout ensemble de beauté, d'unité et de logique; mais, outre que cette existence portait en germe, avant même l'apparition du poète, les ferments d'une légende, elle ne cessa de se dérouler sous le signe, d'aucuns diraient du miracle, disons plus simplement d'une sorte de vocation au symbole et à l'occasion providentielle. Qu'on en juge plutôt. La loi, c'est moi, déclarait un jour, à très peu près, Mistral. Ce n'était peut-être, ce jour-là, qu'une boutade, mais il est certain que s'il se plaçait lui-même, sans fausse humilité comme sans arrogance, avec une juste notion de son génie, au nombre de ces Mages lyriques, chargés de mission de la Divinité, tour à tour ou à la fois messagers d'alliance, conducteurs de peuples, mainteneurs du Verbe, chantres de la Cité, et dont la lignée, remontant au Vates primitif, Tyrtée ou Moïse, comptait alors, dans la tribu romantique, d'illustres représentants, à commencer par Hugo, Mistral apportait au service de cette promotion des titres de noblesse singulièrement parlants. Son patronyme d'abord, beau comme un surnom, disait Barbey d'Aurevilly (17), Mistral, le nom du vent-majeur de la Provence, le *Manjo-fango* (le mange-boue), celui qui, selon la tradition provençale, avait été envoyé par le Seigneur à la terre, le lendemain du déluge, pour qu'elle se ressuyât, et qui eût englouti, ajoute-t-on, le bon Noé, s'il n'avait pris la précaution de jeter l'ancre.

(17). Le Mistral s'est incarné, paraît-il, dans un poème, nous verrons si ce sera autre chose que du vent, disaient malignement les journaux de Paris, en réponse à l'article enthousiaste d'Adolphe Dumas, sur Mireille, dans La Gazette de France. Mais le même Barbey répondait: — Le Mistral n'est plus un vent coulis.

La famille directe de Mistral, qui était, on l'a souligné avec raison, à demi-bourgeoise — les ménagers en pays d'Arles, nous dit-il lui-même, forment une classe à part: sorte d'aristocratie qui fait la transition entre paysans et bourgeois et qui, comme toute, a son orgueil de caste —, possédait, au surplus, un arbre généalogique flatteur et, surtout, chargé de promesses. Les Mistral étaient originaires du Dauphiné qui est terre de langue d'oc, et s'étaient élevés très tôt dans la noblesse (18). Le poète lui-même était issu des Mistral, barons de Croyes, établis en Provence on ne sait à quelle époque, et devenus, par mariage, seigneurs de Montdragon, puis de Romanin — ce coin des Alpilles qui avait vu fleurir les Cours d'Amour et triompher le Gai-Savoir, au temps de Stéphanette, d'Azalaïs, d'Alix de Meirargues, de Pierre Vidal, et que Mistral a chanté dans un poème des *Iles d'Or*. Le blason

de la famille avait trois feuilles de trèfle, avec cette devise: “ Tout ou rien ”. Le trèfle, dit Peladan, qui, lorsqu'il a quatre feuilles devient talismanique, exprime symboliquement l'idée de Verbe autochtone, de développement sur place, de lente croissance en un lieu toujours le même. Le nombre 3 signifie la maison (père, mère, fils) au sens divinatoire. Trois trèfles signifient donc trois harmonies succédentes ou neuf qui est le nombre du Sage à l'écart. La devise *tout ou rien* rimerait aisément à ces fleurs sédentaires et qui ne se transplantent pas: devise, comme emblème, de terrien endurci. On ne saurait mieux définir, en langage de Sâr, un destin si fortement enraciné. Le poète se contente d'ajouter (19): Rappelons que le trèfle se rencontre également dans le blason d'Irlande (20) et que les Irlandais l'appellent fleur de Saint-Patrice, représentant pour eux la Sainte Trinité; et il constate, dans le même passage, que pour ceux dont il est, qui cherchent l'astre des personnes dans la fatalité des noms patronymiques ou le mystère des rencontres, il est curieux de voir la Cour d'Amour de Romanin unie dans le passé à la seigneurie des Mistral, et le nom de Mistral désignant le vent-maître de la terre de Provence, et ces trois trèfles marquant la destinée d'une famille terrienne.

(18). Il en est qui sont Conseillers au Parlement, Seigneurs de la Manche d'Entremont, marquis de Montmirail. C'est un Mistral, le chanoine Nicolas, qui a fait bâtir à Valence, en 1548, le monument connu sous le nom de Pendentif, pour servir de tombeau à sa famille. Il est à noter que Frédéric Mistral a épousé une jeune fille d'origine Dauphinoise.

(19). *Mémoires et Récits*, chap. I, p. 5. Paris. PLON, 1906.

(20). Le beau thème pour un toast à W. Bonaparte-Wyse, cet Irlandais qui devint excellent poète provençal et majoral du Félibrige, en 1876, à la suite d'une étonnante conversion! Je ne sais si Mistral y a jamais songé.

Faut-il compter également dans la famille ce Dante de Maillane, troubadour italien du XIII^e siècle, qui rima le premier un sonnet en langue d'oc? Cela peut se discuter, mais ce qui, par contre, ne saurait faire aucun doute, c'est l'existence, chez les Mistral, dans une branche collatérale fixée à Saint-Rémy, d'un prophète sur lequel notre ami Marcel Bonnet a écrit (21) un article savoureux: Qui était ce prophète? Il nous le dit lui-même: — A partir de Jéhova, c'était un Mistral issu de la race royale de David du côté de son aïeule maternelle, planteuse de choux.... Il s'agit d'un Mistral Auguste-Marius, né à Saint-Rémy, le 10 octobre 1808 et mort en Avignon, le 14 juin 1894. Il était cousin germain de François Mistral (le père du poète)... Il s'appelait lui-même le Prophète de l'Aquilon. Les gens de Saint-Rémy ajoutaient: le fou.

La citation que je viens de faire vous paraît étrange? Celle-ci est encore de lui: — Le Mistral est-il un vent? Non, c'est un Dieu.

En conséquence, il serait digne, à moi, de la modestie de Tartuffe de vouloir me retrancher derrière la modestie. Je m'en tiens à l'oracle de Saint Paul: Ce n'est pas Marius Mistral qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en lui. Et encore: Bethléem II a beau M'attaquer, Bethléem passera, le ciel et la terre passeront, car les murs bâtis ne sont que des murailles, mais Marius Mistral, le Verbe du Verbe, ne passera point, J'en jure par l'Evangile.... Tout bonnement, Marius Mistral se prenait pour l'envoyé de Dieu, fils de la Vierge Marie, et se mettait dans la peau de Jésus-Christ.

(21). *Fe*, organe mensuel du Félibrige (Eté 1953, n° 158-160). L'article est écrit en provençal, nous en donnons une traduction partielle.

Il damnait ou bénissait les gens selon leur conduite. Il donnait *in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti*, des passeports pour l'Eternité, qui ouvraient les Portes du Paradis.... Ce prophète, chose rare à l'époque, était bachelier, connaissant le grec et le latin, notable dans sa petite ville et fort bon catholique — au moins jusqu'en 1856, date à laquelle il se mit à divaguer. Il avait vu l'Archange St Michel qui lui avait dit: — Vous êtes l'objet du miracle de la Salette, car Vous et la Vierge Marie, Vous êtes le sel préservatif de la corruption du monde... Il signait *Divinadamus* — de quoi faire pâlir l'autre prophète, le vrai (?), l'auteur des *Centuries*. Passons sur les vaticinations, en provençal ou en français, de ce Marius Mistral, et sur ses anathèmes contre Saint-Rémy, Bethléem II, qui s'obstinait à ne pas lui rendre justice. Le fait est qu'il sut accueillir le Félibrige à sa naissance, couvrant Roumanille de louanges dithyrambiques, saluant son jeune cousin comme un géant, dont le nom signifiait pour lui *Capoulié*, roi des Vents, Père et souffle du Paraclet, et prédisant, sur la foi de David et de la Sybille, que (le nom de Mistral), Saint et Terrible, retentirait bientôt du Septentrion au Midi, du Couchant à l'Aurore. La famille Mistral, nous dit Marcel Bonnet, ne riait que d'une joue devant ce débordement de visions mystiques, dont les quelques citations qui précèdent ne donnent qu'une idée imparfaite, et qui faisait les délices de tous les Saint-Rémois.

Mistral, qui avait un sens aigu de l'humour, devait, lui, s'en gausser, comme ses amis, avec plus de franchise, mais je gage qu'il ne laissa pas d'être frappé par cette contribution supplémentaire, encore qu'assez douteuse, à sa renommée de poète — d'autant que, par deux fois, le Prophète avait vu juste en prédisant que son compatriote Marius Girard remporterait le prix des Jeux Floraux, à Sainte-Anne d'Apt et à Béziers.

Sed paulo majora canamus. La naissance de Mistral elle-même s'entoure d'un nimbe de légende, et, cette fois, il ne fait aucun doute que le poète y ait aperçu le signe d'une prédestination.

On a souvent rappelé la rencontre de Maître François Mistral avec celle qui devait devenir sa femme et mettre au monde ce fils unique sur lequel elle eut toujours tant d'influence.

Une année (c'est Mistral qui parle), à la Saint-Jean, Maître François Mistral était au milieu de ses blés qu'une troupe de moissonneurs abattait à la faucille. Un essaim de glaneurs suivait les tâcherons et ramassait les épis qui échappaient au râteau. Et voilà que mon seigneur père remarqua une belle fille qui restait en arrière, comme si elle eût eu peur de glaner comme les autres. Il s'avança vers elle et lui dit:

— Mignonne, de qui es-tu? Quel est ton nom?

La jeune fille lui répondit:

Je suis la fille d'Etienne Poulinet, le maire de Maillane. Mon nom est Delaïde.

— Comment, dit mon père, la fille de Poulinet, le maire de Maillane, va glaner?

— Maître, répliqua-t-elle, nous sommes une grosse famille: six filles et deux garçons, et notre père, quoiqu'il ait assez de bien, quand nous lui demandons de quoi nous attifer, nous

répond: Petites, si vous voulez de la parure, gagnez-en Et voilà pourquoi je suis venue glaner.

Six mois après cette rencontre, qui rappelle l'antique scène de Ruth et de Booz, le vaillant ménager demanda Delaïde à Maître Poulinet, et je suis né de ce mariage.

L'époux avait cinquante-cinq ans, l'épouse en avait vingt-cinq à peine.

Joseph-Etienne-Frédéric naquit au Mas du Juge (Hugo eut envie ce signe!), le 8 septembre 1830, jour de la Nativité de la Vierge, et sa vie ne sera qu'une longue suite de dates mariales: c'est le 2 février 1859, à la Chandeleur, que paraîtra *Mireille*, le 8 septembre de la même année que la dédicace en sera offerte à Lamartine. Et le poète mourra le 25 mars 1914, pour la fête de l'Ascension.

Sa mère, à qui il doit sans doute, pour une bonne part, la vénération qu'il témoigna toujours à Notre-Dame, voulait, en son honneur, et par instinct maternel, le prénommer Nostradamus. L'église et la mairie s'étant trouvées d'accord pour contrarier ce désir, l'enfant fut appelé Frédéric, en mémoire d'un petit garçon qui, du temps où Maître François et Delaïde se parlaient, avait été leur innocent postillon d'amour, et qui était mort d'une insolation — comme Mireille!

A partir de ce moment, tout va se réaliser, sans dissonance, de ce qui est écrit dans les étoiles, cet Estelan, symbole lumineux des réalités supérieures... symbole cher entre tous à Mistral qui croyait à des harmonies inconnues entre les mouvements des astres et les destinées humaines (22), au milieu duquel brille Sainte-Estelle, astre majeur du Félibrige, à la fois vocable de la jeune martyre dont la fête coïncide avec la fondation du Félibrige à Font-Ségugne et guide mystique, qui, comme jadis les Mages vers Bethléem, le conduira vers son glorieux achèvement —, l'étoile à sept rayons de Balthazar, inscrite au blason des Princes des Baux et que Mistral devait faire graver, comme un emblème de sa carrière, au fronton de son tombeau (23).

Notons d'abord que le futur apôtre de la Renaissance provençale, produit harmonieux de deux familles douées de qualités opposées — les Mistral, nous dit-il (24), sont gens sérieux et travailleurs, fortement attachés à la terre; les Poulinet, des rêveurs et des poètes, poussant la fantaisie jusqu'à la bohème —, et qui reçoit deux formations successives, toutes deux essentielles pour son œuvre à venir, l'une franchement paysanne, au contact direct de la nature et de la vie du mas; l'autre, au Collège d'Avignon et à la Faculté d'Aix-en-Provence, puisée aux meilleures sources d'un humanisme classique (25), dont il retrouvait, au surplus, une fois clos les livres, des souvenirs et des vestiges au simple spectacle de son terroir, arrive à l'âge d'homme, déjà pénétré de sa mission, au moment exact où les circonstances lui permettent de la remplir avec toutes les chances de succès.

(22). R. Lizop, op. laud, p. 167; cf notamment, touchant cette croyance, *Mireille* VIII, 15-16; Calendal I, 15-42-66; Le Poème du Rhône XI, XCV.

(23). cf. *Moun toumbèu — Olivades*, p. 221.

(24). *Mémoires et Récits*. Ch. I.

(25). Il semble que les parents aient deviné de bonne heure la vocation de leur fils, ou, tout au moins, la qualité de ses dons. Et le poète pouvait justement leur rendre grâce pour la façon dont ils avaient servi sa carrière.

Le lieu n'est pas ici — nous ne perdons pas de vue notre propos — de retracer les origines plus ou moins lointaines du Félibrige. Mais que l'on songe un instant aux rencontres providentielles que son étoile ménage à celui qui n'est encore qu'un écolier. Celle de Roumanille d'abord. L'histoire est assez connue pour qu'il nous suffise de la rappeler en quelques lignes.

Roumanille, répétiteur au Pensionnat Dupuy, surprend un dimanche, à Vêpres, le jeune Mistral qui griffonne en secret (le Provençal est sévèrement interdit au Collège) une traduction en vers provençaux des Psaumes de la Pénitence. Ebloui par la pureté de la langue dans laquelle ces vers sont écrits, il porte sa trouvaille au directeur qui rimait aussi en provençal, mais ne s'en vantait pas et qui, chose curieuse, partageait ce goût avec son frère, Charles Dupuy, député de la Drôme. Roumanille, à son tour, récite à Mistral quelques-unes de ses poésies.

Voilà l'aube que mon âme attendait pour s'élever à la lumière! On songe la suite aidant: la réunion des sept Primadié à Font-Ségugne, l'enthousiasme juvénile qui préside à la formation de cette nouvelle Pléiade, la primauté donnée au travail sur la langue — on songe à la rencontre de Ronsard et de Daurat au Collège de Coqueret. Il n'est pas jusqu'à la présence d'Anselme Mathieu, lui aussi élève de la Pension Dupuy, qui n'évoque, au moins pour la symétrie, le souvenir de Baïf.

Et voilà notre poète entraîné, en disciple, dans un mouvement dont il ne tardera pas à devenir le chef. Car il existe alors un mouvement provençal, celui dont Emile Ripert nous a tracé le tableau (26), composé de tendances diverses, un peu disparate certes, mais qui n'attend qu'un génie capable de le ramener à l'unité. Roumanille, à peine plus âgé que son élève — de douze ans environ —, et qui, déjà, a envoyé quelques vers à un journal provençal de Marseille, *Lou Bouillabaisse*, de Joseph Desanat, préside, vers le printemps de 1852, à la publication d'une anthologie que contribue à lancer Saint-René Taillandier, professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier: *Li Prouvençalo*.

(26). *La Renaissance Provençale*, op. laud.

C'était, nous dit José Vincent, une sorte de Parnasse Contemporain de la Poésie d'oc. Elle connaît un immense succès. Mistral, doublement endoctriné par son jeune Mentor — sur le plan littéraire et sur le plan moral —, s'y taille la part du lion. Et, deux ans après, c'est lui qui, à 24 ans, prenant une fois pour toutes l'initiative de la grande Croisade Occitane, fonde, après deux congrès préparatoires, en Arles et à Aix-en-Provence, l'école de Font-Ségugne. Le nom même de félibre, qu'il choisit pour en désigner les membres, s'entoure d'un mystère qui n'a jamais été éclairci. Mistral l'avait emprunté à un ancien cantique de Provence, dans lequel les scribes de la Loi Hébraïque étaient appelés *les sept félibres de la Loi*.

On continue de discuter sur l'étymologie de ce terme (27), mais quelle qu'elle soit, ce qui dut d'abord séduire les jeunes gens de Font-Ségugne c'est, tout à la fois, qu'il n'avait pas de sens, qu'il paraissait ainsi porteur d'espérances nouvelles encore qu'imprécises, qu'il resurgissait à point nommé, presque à miracle, d'une vieille oraison à peu près oubliée, qu'il évoquait immédiatement, par l'effet d'un opportun jeu de mots, la promesse d'une foi libre

(*fe libro*), enfin que ces providentiels félibres de la Loi étaient au nombre de sept, comme les sept papes d'Avignon qui y régnèrent sept fois dix ans, les fondateurs des Jeux Floraux de Toulouse et les dames de la Cour d'Amour ressuscitées au Chant III de *Mireille* (strophe 32)

*Par quelque gêne, injuste, odieuse,
Si jamais un couple se voit contrarié,
Au tribunal des sept jeunes filles
Il trouvera loi de pardon!
Pour joyau ou pour or, de sa robe d'honneur
Qui fera pacte; à son amante
Qui fera injure ou trahison,
Au tribunal des sept baillives
Trouvera loi terrible et vengeance d'amour.*

(27). Voir, outre le témoignage de Mistral lui-même dans *Le Trésor du Félibrige*, l'*Aïoli* (17 octobre 1894) et *les Mémoires* (pp. 213 ss), l'ouvrage d'Emile Ripert déjà cité, p. 447, et l'article de A. Jeanroy, dans *Romania*: 1894, tome XXIII, p. 463-65.

Et le poète, aussitôt, ajoute (strophe 34):

*Je veux qu'il vienne sept félibres;
Et avec des mots qui s'accordent,
Et par lesquels ils exalteront le noble cercle,
Je veux qu'ils inscrivent sur l'écorce
Ou sur des feuilles de vigne folle
Les lois d'amour...*

Sèt felibre vole que vèngon...

Il l'avait, à coup sûr, voulu. De même qu'il avait songé, sans doute, que le mot *félibre* compte sept lettres; de même qu'il tint plus tard à marquer, dans la suite de sa carrière, l'importance du chiffre sept: ainsi que celui des branches de la Sainte-Estelle, ce sera le nombre de ses grandes œuvres poétiques, celui aussi des années pendant lesquelles il fera paraître en fascicules — de 1878 à 1885 — *Le Trésor du Félibrige*, ce remarquable dictionnaire qui achevait d'illustrer, en la fixant, la langue provençale. Faut-il s'étonner que dans l'organisation définitive du Félibrige, son chef suprême, le *Capoulié*, ait vu ses attributions étendues à un septennat, et qu'on ait ménagé un intervalle de sept années encore entre chaque célébration des Grands Jeux Floraux?

Une fois faite la juste part des rencontres et des signes que l'on se borne à constater, il est permis de s'interroger sur une certaine habileté de Mistral à parfaire pour les besoins de sa Cause, sinon de sa gloire personnelle — si tant est que l'on puisse séparer l'une de l'autre —, une légende déjà si bien servie par les Destins.

Tout ce que l'on peut dire, c'est que, parmi tous les traits distinctifs de l'âme latine, qu'il possède au plus haut degré, coexistent chez lui une tendance malicieuse à mystifier jusqu'à ses fidèles et une propension à se convaincre lui-même touchant la valeur de telle ou telle indication offrant, à ses yeux, une valeur divinatoire. Qu'il ait su mettre avec adresse l'accent sur quelques présages favorables ou jouer opportunément de certaines correspondances entre sa vie d'homme et sa mission de poète, cela ne saurait faire aucun doute. L'exposé que nous venons de brosser est assez instructif à cet égard, et ce n'est peut-être pas par hasard, pour prendre encore deux exemples, que, fidèle à sa vocation mariale, il acheva sa *Mireille* le beau jour de la Chandeleur, ou qu'il revint, sur ses vieux ans, en traduisant la Genèse (1910), à cette inspiration première qui lui faisait mettre en vers provençaux, sur les bancs du Collège, le *Psaume de la Pénitence*.

Mais nous pouvons être certains, par contre, qu'il fut très frappé d'apprendre que Bernadette de Lourdes avait entendu, un an avant la parution de *Mireille*, la Vierge lui parler en langue d'oc, apportant ainsi à la renaissance de cette langue comme une consécration divine; et aussi de songer — dans l'ordre humain, cette fois — qu'un poète parisien, Adolphe Dumas, celui-là même qui devait lui ménager la haute protection de Lamartine, décisive pour sa notoriété, envoyé par un quelconque ministre, en mission de fantaisie, pour recueillir les poésies populaires de nos provinces méridionales, était venu justement chez lui, le jour de la fête votive de Maillane, pour tomber sous le charme de la chanson de Magali (28). C'est qu'il croyait, comme aux vaticinations de Nostradamus, à l'influx de Sainte-Estelle (29), et qu'il était, quoi qu'on prétende, en parfait latin encore, volontiers superstitieux. De ce trait de sa nature, que certains ont voulu à toute force atténuer, voire nier, par révérence pour la mémoire du Maître, nous possédons divers témoignages directs (30) qu'il y a lieu, croyons-nous, de rappeler ici. Il y avait, contre un mur de la Maison du Léopard, demeure du poète à Maillane, quelques débris d'une sculpture antique, figurant des acanthes. Or, un jour, Mistral s'aperçut, non sans stupeur, que sur ces ornements venaient de s'épanouir d'autres feuilles d'acanthé, réelles celles-ci et toutes verdoyantes. Il supposa aussitôt qu'un oiseau ou une tribu de fourmis étaient allés chercher des graines de la plante pour répondre à un désir obscur du feuillage de pierre.

Autre anecdote: le poète possédait un chien noir — était-ce *Pan-Perdu*, *Jouglar* ou *Pan-Panet*? — qui, lorsqu'il se trouvait en présence de certaine pierre de meule trouvée parmi les antiques de la région, se mettait à la tourner entre ses pattes jusqu'à complet épuisement de ses forces: Mistral mi-sérieux, mi-plaisant, ajoute A. Dagan, expliquait ce phénomène, en racontant qu'en vertu de la métempsychose l'âme de quelque méchant Romain avait dû passer dans le corps de ce chien...

(28). *Mémoires et Récits*, pp. 290 ss.

(29). Voici, à cet égard, deux témoignages du poète lui-même. Il écrit dans ses *Mémoires* (Ch. XVI, in fine): Je tiens à consigner ici un fait très singulier d'intuition maternelle. J'avais donné à ma mère un exemplaire de *Mirèio*, mais sans lui avoir parlé du jugement de Lamartine, que je ne connaissais pas encore. A la fin de la journée, quand je pensai qu'elle avait pris connaissance de l'œuvre, je lui demandai ce qu'elle en pensait; et elle me répondit, profondément émue : — Il m'est arrivé, en ouvrant ton livre, une chose bien étrange: un éclat de lumière, pareil à une étoile, m'a ébloui sur le coup, et j'ai dû renvoyer la lecture a plus tard. Qu'on en pense ce qu'on voudra, j'ai toujours cru que cette vision de la bonne et

sainte femme était un signe très réel de l'influx de Sainte-Estelle, autrement dit de l'étoile qui avait présidé à la formation du Félibrige

Et voici ce qu'il dit, le 8 février 1895, à Pierre Devoluy: Ce qui a fait que mon œuvre est durable, c'est que, par la vertu de Sainte-Estelle elle s'est venue en bonne lune, c'est-à-dire à son heure. (cf. *Mistral et la rédemption d'une langue*. Paris. GRASSET, 1941, p. 131).

(30). cf. Marius ANDRÉ, op. laud., pp. 227-78, et Alfred DAGAN *Frédéric Mistral, sa vie, son œuvre*. Avignon, Aubanel, 1930, pp. 269-71.

Pour compléter l'interprétation de ce que pouvaient avoir de mystérieux les actes de cette bête, il ajoutait qu'un jour, recevant la visite d'un évêque, il voulut amuser le prélat en jetant au chien la pierre de meule. Cette fois, le chien s'obstina à ne pas bouger. Mistral expliqua la conduite du chien par la présence de la croix pastorale de l'évêque, dont le chien dut subir l'influence. Le poète disait: Vous voyez bien, ce chien est du diable. La croix le cloue sur place.

Et enfin, ce dernier trait: Il y a dans le pays une certaine herbe appelée *herbe des sabres*. Celui qui la transplante meurt dans l'année. C'est la croyance du pays. Un jour un paysan trouva une touffe de cette herbe et vint l'offrir à Mistral... Mais, objecta Mistral, n'avez-vous pas peur de mourir dans l'année? Le bon paysan se mit à rire, et, quelques heures après, l'*herbe des sabres* fut dans le jardin du poète, placée au bon endroit. Mais dans l'année le paysan mourut. Mistral se garda bien de transplanter l'*herbe des sabres*.

Tous ces récits — et on en pourrait citer d'autres du même genre — nous ont été confirmés jadis par Marius Jouveau, Capoulié du Félibrige, qui avait connu le poète et qui abondait en souvenirs et en récits sur la vie de l'auteur de *Mireille*. Compte tenu, encore une fois, de la malice d'un esprit qui savait, à l'occasion, se gausser des sujets les plus graves — que l'on songe, par exemple, au ton sur lequel il parle, dans *Nerte*, du Malin et de ses embûches —, compte tenu aussi de cette imagination poétique qui lui faisait tout transmuier en symboles, il n'en est pas moins certain que Mistral était naturellement sensible au mystère des choses et qu'à ce frisson du sacré qui est, comme le note Th. Ribot, à l'origine de tout sentiment religieux, participe chez lui certain penchant un peu fruste — le vrai poète est toujours un simple, un *niais* comme on dit chez nous — à se laisser prendre aux formes les plus naïves, les plus populaires de la croyance. Mais encore faut-il bien distinguer, dans ce domaine élémentaire, ce qui relève de la pure sornette, du choc émotionnel, de l'émotion proprement dite et de la représentation religieuse.

II

LA PART DU MERVEILLEUX

Nous venons de voir quelle était la réaction de Mistral à l'égard d'événements pouvant faire figure de présages, comme de certains phénomènes d'apparence surnaturelle, dont la manifestation paraît bouleverser l'ordre usuel du monde. Devant ces irruptions de l'inexplicable, son attitude est, comme en toutes choses, celle d'une sage mesure. Attentif à

la valeur des signes, pénétré devant le mystère de cette déférence un peu craintive, que le latin définit par le mot *reverentia*, il demeure, jusque dans la déviation superstitieuse, étranger à tout excès, sachant lui-même, à l'occasion, tempérer d'humour sa crédulité (31), jamais délirant, jamais non plus tout à fait sceptique, disponible plutôt, pour employer un mot à la mode, et surtout incapable de rejeter complètement ce qui éveille en lui un écho poétique, plus encore quand cet écho se prolonge en harmoniques nationales.

(31). On peut en dire autant de ce que certains ont appelé sa modestie (cf A. DAGAN, p. 273, et M. ANDRÉ, p. 79, par exemple). Il n'était rien moins que modeste, et plus d'un passage de son œuvre nous en fournit la preuve. Qu'il marque à tout instant sa volonté de faire passer sa propre gloire après celle de la Patrie provençale, cela ne change rien à la question: sa Cause s'identifie en tous points avec celle d'un groupe dont il a parfaitement conscience d'être le Chantre majeur, le Héros et le Guide. Mais, s'il connaissait sa valeur, s'il croyait volontiers ce qu'on lui en pouvait dire, il était aussi doué d'une admirable bonhomie et capable de sourire au spectacle de sa propre légende. Je suis *classé*, disait-il un jour, vers sa fin, devant l'affluence des étrangers à Maillane, on me visite comme un monument décrit dans le *Joanne*. Des traits de cette sorte abondent dans ses propos familiers. Aussi bien, passé un certain niveau dans le talent ou le génie, les mots d'orgueil et de modestie ne signifient-ils plus grand chose pour le monde. Seule compte, devant Dieu, la vertu d'humilité, qui est affaire de conscience intime.

Gardons-nous, au demeurant, d'oublier que Mistral est d'un pays où fleurissent les récits fabuleux et les superstitions de toutes sortes, tant païennes que chrétiennes, nourries de la même sève populaire, et toutes également vivaces. La Crau, où les Géants en révolte contre le Ciel furent écrasés sous un déluge de pierre (*Mireille* VIII. 25-28), est à quelques lieues à peine du Trou de Corde, à l'orient d'Arles, que hante la Chèvre d'or (*Mireille* II. 61 et VI. 73-74), et c'est tout près du Rhône, aux lisières de la Camargue, que bée le gouffre de la Cape dans lequel, dit-on, fut englouti avec valets, chevaux et meules, un impie qui n'avait pas craint de fouler ses gerbes le jour de Notre-Dame d'Août (*Mireille*, VIII. 49-55). Il arrive qu'une certaine confusion apparaisse dans ces fables, exactement comme dans certaines fêtes votives où une cérémonie chrétienne est venue se superposer à un rite antérieur, sans parvenir à le faire oublier ni même à en fausser le caractère (32).

Contentons-nous de signaler à cet égard — il y aurait nombre d'autres références tout aussi instructives — que dans la Gigantomachie dont il vient d'être question, Mistral ne parle pas de Jupiter mais de Dieu, tout en armant son bras de la foudre Olympienne, et accessoirement du Mistral! De même, dans la légende de l'*Or de Toulouse* (33), quand le poète, après avoir évoqué le sac du trésor de Delphes par les Gaulois de Garonne et mentionné cinq fois le nom d'Apollon, commente ainsi le châtiment réservé aux pillards:

*Oh! non, là-haut ne s'oublie pas si vite
Le crime contre Dieu et contre son soleil...
Mais dans l'ordre de Dieu tout enfin s'harmonise.*

on peut se demander de quel Dieu il s'agit.

Nous aurons à nous interroger, dans un autre chapitre, sur certaine propension au syncrétisme dont on pourrait soupçonner dans ces exemples comme une manifestation instinctive.

(32). cf. par exemple, notre étude sur *Les Tripettes de Barjols* — Montpellier. Déhan, 1951.

(33). *Les Olivades* (Ed. LEMERRE), p. 198 SS.

Revenons pour l'instant à notre propos.

Mistral, dans ses *Mémoires*, consacre tout un chapitre, ou peu s'en faut, aux sornettes que sa mère lui disait, tout en filant, en douce langue de Provence, et qu'il a du entendre plus d'une fois, aux veillées, de la bouche d'autres anciens. Il s'est bien gardé de les oublier, et non seulement nous le voyons qui s'attache, dans ses œuvres en prose, notamment dans ces courtes chroniques que l'on a rassemblées sous le titre de *Proses d'Almanach* (34), à les reconstituer avec soin, mais il en tire aussi un ample profit pour animer et imager son œuvre poétique. Tout se mêle, nous l'avons dit, dans ces récits: superstitions, sorcelleries, histoires de bonnes femmes, complaints, fabliaux, cantiques, pieuses légendes locales, souvenirs de la Vie des Saints. Et Mistral qui est demeuré, dans l'âme, l'enfant émerveillé du Mas du Juge, qui conserve la nostalgie de son ignorance première (35), et qui sait de quels charmes sa poésie est redevable aux imaginations populaires, se berce indifféremment de toutes ces croyances si propres, au surplus, à flatter son goût du surnaturel. Mais il n'en est pas moins habile à les utiliser, sachant toujours faire la part, dans la mise en œuvre littéraire, du pur fantastique et de ce qu'on pourrait appeler son merveilleux chrétien. Au premier genre appartiennent tous les passages où l'on voit apparaître, issus, pour une bonne part, de la tradition païenne et demeurés rebelles au pourchas de l'Eglise, ces figures et ces masques que sont, par exemple, ceux que l'on trouve rassemblés au Chant VI de *Mireille* (36): l'Esprit Fantastique, lutin familial capable de se livrer, dans une maison, aux plus utiles services comme aux pires facéties:

*La nuit, quand dorment les fillettes
Je tire doucement leur couverture;
Je les épie, nues et rebondies
Et qui, folles de peur, se blottissent en priant...
Je vois leurs deux coupelles
Qui vont et viennent palpitantes;
Je vois...,*

la Lavandière du Ventoux, redoutable amasseuse et batteuse de nuées, la *Garamaude*, guenipe endiablée et frémissante du nombril, avec son compère le *Gripet*; la *Bambarouche* aux longues serres, emportant les enfantelets; le chien de *Cambal*, avide d'engouler la Lune, l'Agneau Noir, le *Marmal*, le *Barbart*, le Cauchemar, les *Escarinches* — sans parler de tout un peuple de fantômes, de sorciers, de vampires, de *Fantines*, de *Dracs*, de Feux-follets, de Fées (37), de *Matagots*, ni de la faune obligée qui les escorte — chouettes, escarbots,

effraies, chauves-souris, matous, dragons, salamandres —, ni de tout l'attirail magique nécessaire aux enchantements. En somme, et compte-tenu de ses nombreuses parentés avec toutes les formes d'occultisme et tous les folklores du monde, Mistral utilise ici une mythologie locale, qui a pour principal avantage celui de donner à son fantastique un caractère éminemment familial.

(34). Trois volumes parus chez GRASSET, entre 1926 et 1930, et qui contiennent, Publiés sous la direction de Madame Mistral, avec une traduction de P. Devoluy, Plus de 150 contes, récits, fabliaux, légendes, facéties et devis divers recueillis dans l'*Almanach Provençal* et l'*Aïoli*.

(35). *Mémoires et Récits*. Ch. III, p. 40-41.

(36). Strophes 23 à 82. C'est, pour la question qui nous occupe, le passage essentiel.

(37). Sur les Fées, en particulier, cf. *Mireille* VI, 23-25; 78-80, et *Calendal* I 29 ss. Sur la Fée Esterelle: *Calendal* IV, 35 ss et passim. Sur les Dracs: *Calendal* III, 72, et, plus spécialement sur celui qui hante les eaux du Rhône: *le Poème du Rhône*, Chant VI dans l'ensemble; Chant VII, LVIII; Chant VIII. Et voici, prises dans le nombre, quelques autres références pour qui s'intéresse à ce genre de fantastique dans l'œuvre poétique de Mistral: *Mireille* II, 9, 21; III, 43; V, 59 ss; *Poème du Rhône* II, XX, XI, XCVI.

Rien chez lui qui ressemble, dans ce domaine, aux spéculations philosophiques d'un Balzac, par exemple, ou aux extravagances d'un Lautréamont. Son fantastique..., écrit P. Devoluy (38), est tellement lié à la terre, à la race, à la réalité des choses, qu'il diffère essentiellement du fantastique nébuleux que le romantisme emprunte aux littératures du Nord. Qu'on relise, à cet égard, telles pièces des *Iles d'Or*, comme *La Belle d'Août*, *Le Blé de lune*, *La Chantepleure du logis* (*La bello d'Avoust*, *Lou blad de luno*, *la Founfòni de l'Oustau*), et l'on comprendra aussitôt ce qu'il veut dire: loin de le harceler, d'en violenter les formes, de le plonger tour à tour dans la brume ou dans un chaos de fulgurances et de ténèbres, de le plier au dérèglement de l'esprit et des sens pour le contraindre à exprimer l'inexprimable, le poète se contente de demeurer patiemment, subtilement, comme un chasseur de l'aube, au guet et à l'écoute du réel, pour en saisir jusqu'aux frémissements les plus secrets, aux murmures les plus intimes, tout ce qui peut se traduire pour l'âme populaire en avertissements, en signes ou en présages, et dont lui-même se contente d'être l'écho (39). Mais, dans la fantasmagorie elle-même, les visions les plus insolites ne laissent pas de conserver une affinité avec les images et les impressions immédiates (40), tantôt liées à une croyance familière, tantôt émanant d'un lieu consacré par la légende, ou encore révélant les états d'une âme simple, comme celle d'Ourrias, au chant V de *Mireille*, et sans doute aussi, au chant suivant, celle de la sorcière Taven.

(38). *op. laud*, p. 13.

(39). cf. pour les présages, fastes ou néfastes: *Mireille*, II, 30-32; 49; IX, 34-35; 38-40; 47-50; VII, 27, et la dernière strophe du passage sur la cérémonie de Noël, qui primitivement faisait partie du poème et que Mistral a supprimé pour éviter les longueurs.

(40). P. LASSERRE, *op. laud*, p. 108.

Dans les deux cas — histoires de fantômes ou Sabbat — les figures évoquées n'ont d'autre signification que de traduire une mentalité religieuse primitive, faite surtout de naturalisme superstitieux et de fantaisie démonologique, celle, à peu de chose près, qu'anathématisaient les premiers Docteurs du Christianisme, et qui n'a jamais disparu tout à fait dans nos campagnes méridionales. Il y aurait là pour un historien des religions, doublé d'un folkloriste, cent occasions de commentaire.

Nous ne croyons pas pour autant que Mistral se soit, à cet égard, posé beaucoup de questions ni même qu'il ait jamais pris la peine d'interroger, comme son Rodrigue de Lune (41),

*Les parchemins mystérieux,
Le Grand et le Petit Albert,
Toutes les thèses d'hérésie,
Sorcellerie, nécromancie,
Livre d'Agrippa, art des philtres,
Tout le Sabbat, tout le vomissement,
Talmud, Cabale, formules d'incantation,
Hermès, pierre philosophale,
La clavicule, l'alchimie,
Tout l'arsenal du vieux démon...*

La simple et pittoresque tradition locale, celle des veillées paysannes, suffisait à son inspiration. Ainsi quand il parle des Fées. On sait combien d'ouvrages ont été consacrés à ces créatures énigmatiques, venues des religions les plus lointaines, douées d'attributions multiples, anges, démons ou magiciennes tour à tour, selon les lieux et les époques, et qui, durant des siècles, ont peuplé l'imagination de l'Occident, depuis la Russie et les terres Scandinaves jusqu'à l'Italie et l'Espagne.

Mistral, certes, quand il les évoque, sait fort bien ce qu'elles représentent, au moins dans une des traditions les plus connues (42):

*Esprits légers, mystérieux,
Entre la forme et la matière,
Elles erraient au milieu d'un limpide crépuscule.*

(41). *Nerte*, VII.

(42). *Mireille*, VI, 23, 24, 25.

*Dieu les avait créées demi-terrestres
Et féminines, comme pour être
L'âme invisible des campagnes,
Et pour apprivoiser la sauvagerie des premiers hommes*

Il se fait aussi l'écho d'une tradition, visiblement inspirée par le récit biblique sur les amours terrestres des Anges, selon laquelle les Fées auraient payé de leur déchéance la folie de s'être enflammées pour les fils des hommes, et d'avoir partagé leurs passions, au lieu d'élever les mortels vers les célestes espaces. Mais il ne manque pas, en même temps, de localiser cette aventure dans l'Enfer tout proche des Baux, et de la dater du jour où retentit pour la première fois dans les campagnes l'Angélus en l'honneur de la Vierge, précision qui semble bien ressortir d'une croyance du terroir.

Il faut rendre grâce à Mistral d'avoir, en dépit de sa formation humaniste et d'un amour pour les Anciens, que l'on ne saurait mettre en doute, en dépit aussi du regain d'intérêt qui se manifeste autour de lui, en France, pour les formes antiques, d'avoir préféré cette mythologie locale, avec tout ce qu'elle peut avoir d'élémentaire et d'un peu chaotique, aux ornements et aux prestiges de la mythologie gréco-romaine, dont il n'a usé qu'avec une extrême discrétion. Il va sans dire qu'il ne saurait être question ici du défilé de la Fête-Dieu, décrit au Chant X de *Calendal*, où les divinités de l'Olympe — l'Olympienne ribambelle —, Pluton, Proserpine, Mercure, Amphitrite, Neptune, Bacchus, Apollon, Vénus, Minerve, avec leur cortège obligé de Faunes et de Dryades, n'apparaissent que comme des figures de Carnaval, mêlées d'ailleurs d'étrange façon aux personnages de l'Ecriture, aux diables et à toutes sortes de masques symboliques. Encore que cette cavalcade veuille représenter le triomphe de la vraie Foi sur les erreurs du Paganisme, il ne s'agit que d'une description pittoresque. C'est de la même façon que le poète évoque les combats d'Hercule dans la procession des lions d'Arles, au quatrième livre de *Nerte*. Dans un autre ordre d'idées, la présence de Prométhée et celle de Minerve dans une pièce comme l'*Hymne à la Grèce des Olivades*, n'ont rien que de très normal: elles sont, comme on dirait en langage de théâtre, parfaitement en situation.

Mais, ceci dit, très rares sont les passages où Mistral fait appel à ses souvenirs antiques, et l'allusion, en outre, ne pèse jamais sur le poème (43) qu'elle se contente d'illuminer d'une brève clarté venue des horizons les plus lointains de la terre majorale.

C'est que Mistral, par un tour d'esprit où l'on reconnaît encore bien le Latin, se confine volontiers, pour nourrir son goût du merveilleux, dans la réalité prochaine, avant tout soucieux de tenir comme à portée de ses sens l'objet de son évocation. Il en est ainsi de ses images. Si sa poésie est un perpétuel jaillissement de comparaisons, d'allégories et de symboles, on aurait grand peine à y découvrir dix exemples qui sentent vraiment le pur procédé ou la lointaine recherche littéraire. Ces figures sont, à la lettre, ingénues, c'est-à-dire, d'abord, qu'elles émanent avec franchise, par une sorte de germination naturelle, de la matière qui compose le poème; ensuite qu'elles sont, à quelques exceptions près, toujours puisées dans le fonds national — nature, traditions, travaux et jours de la vie provençale —, ce qui les rend tout à la fois justes, discrètes et rares. Le poète, parfaitement conscient de son art, n'intervient que pour en modeler l'expression et ménager leur juste ordonnance dans la trame de l'œuvre.

C'est le même goût du familier et de la présence concrète qui anime le merveilleux chrétien de Mistral. On songe inévitablement à Chateaubriand — par contraste. Tous deux ont évidemment en commun ce souci d'apologétique qui, vers les années 1800-1850, préoccupe d'autres bons esprits comme ceux de Joseph de Maistre, de Bonald, de Lamennais, de Ballanche, de Lamartine et de Balzac. Nous devons au Pater Noster, écrivait ce dernier dans *La Peau de Chagrin*, nos arts, nos monuments, nos sciences peut-être et, bienfait plus grand

encore, nos gouvernements modernes. Sauf l'allusion aux dits gouvernements (44), la phrase pourrait être de Mistral. Sans parler des saintetés et des tristesses du Christianisme (45), de ses consolations aussi et de ses joies, qui se retrouvent un peu partout dans son œuvre, on y peut relever maint passage où il réagit avec force contre un monde sans Dieu: dans le Prologue de *Nerte*, par exemple, (laisse 5), dans les *Iles d'Or: Lou Saume de la Penitènci* (le Psaume de la Pénitence); *Lou Roucas de Sisife* (Le rocher de Sisyphe); dans les *Olivades: Lou Parangoun* (l'Archétype).

(43). Cf. par exemple, *Mireille*, III. 2 (Bacchus); IV, 33-34 (Neptune). *Nerte*, II, 8 (le Pape comparé à Jupiter). *Poème du Rhône*, II, 12 (La Naïade):VIII, LXVI (La légende de Galatée); LXVII (La barque de Charon). *Calendal* IV, 11 (Diane, Apollon). *Olivades* (à Eve: Aphrodite; *La terre d'Arles*: Cypris; *La fête Parthénienne*: Pallas).

(44). Balzac, il est vrai, s'exprimait ainsi en 1829; et il devait rejoindre, deux ans plus tard, le parti néo-légitimiste.

(45). La formule est de Lamartine.

L'époque, au moins autant que celle où était apparu le *Génie du Christianisme*, justifiait, nous le verrons, ces saintes rebuffades. Il faut se montrer engagé, sinon toujours prêcher d'exemple. Tout aussi certain que ce désir d'édification morale, on note chez l'auteur de *Nerte* comme chez celui des *Martyrs*, le souci complémentaire d'utiliser le Catholicisme à des fins esthétiques, d'en exprimer les beautés essentielles; mais c'est précisément ici que deux esprits, deux tempéraments se distinguent.

Chateaubriand, ayant rejeté la mythologie comme rapetissant la nature, et après avoir dûment signifié son congé à cette populace de petits dieux à-tout-faire, dont s'égayaient si fort les Pères de l'Eglise, les remplace aussitôt, dans leurs divers emplois, par des créatures artificielles, en tous points insipides, et qui ne sont, à l'occasion, que des idoles païennes tant bien que mal exorcisées. Son ciel et ses enfers, ses démons et ses anges, écrit Gustave Lanson, sont d'insupportables machines. Passe encore pour le diable, qui a derrière lui une longue carrière dramatique, mais on est assez gêné de voir Dieu apparaître, même en premier rôle, dans cet appareil l'opéra. De sa création, du coup, comme le dit Boileau:

...le mélange coupable
Même à ses vérités donne l'air de la fable.

La raison de cela? Elle est simple: Chateaubriand, après Desmarets de Saint-Sorlin, Fontenelle, Rollin, l'abbé Batteux et la Harpe, raisonne en théoricien d'une doctrine littéraire qui ne vise qu'à remplacer un formalisme par un autre formalisme, sans se soucier, au fond, d'une adhésion *véritable* du cœur et de l'esprit. Cette double adhésion existe chez Mistral, parce qu'il est avant tout paysan et poète, naturellement sensible à toutes les expressions de la croyance populaire, et qu'il ne s'embarrasse d'aucune sorte d'apriorisme sur le plan de l'esthétique sacrée. Nous avons pu juger de son attitude face au vieux courant païen qui continue de sourdre au plus profond de sa race. Le Grand Pan est mort, vive le Grand Pan, pourvu qu'il épouse les formes de la sensibilité nationale! Avec combien plus d'abandon — le Credo aidant — ne devait-il pas accueillir dans son univers poétique toute cette théorie de

Saints familiers, enveloppés d'un rayonnement de miracles et de légendes, dont sa mère l'avait si dévotement entretenu dans son enfance, ces Saints qui parlent provençal comme les bergers des *Pastorales*, que la ferveur populaire a nationalisés (46), une fois pour toutes, et qui sont devenus les *genia loci* de la Cité: Saint-Gent de Monteux, ermite du Bausset, près de Vaucluse, qui fit jaillir, pour désaltérer sa mère, deux sources, l'une d'eau, l'autre de vin, sorte de demi-dieu pour les paysans de la Durance (47), et dont le nom ne figure pas au calendrier de l'Eglise; Saint-Jean-le-Moissonneur, l'ami de Dieu, protecteur des récoltes (48); Saint-Elme, cher aux marins de La Ciotat (49); Saint-Bénézet, le bâtisseur du pont d'Avignon (50); Saint-Honorat (51), Saint-Nicolas, protecteur du Rhône (52), Saint-Symphorien, Saint-Véran de Vaucluse, et surtout les évangélisateurs de la terre d'oc, les trois Marie de Judée, Jacobé, Madeleine et Salomé, suivies de leur servante Sara, de Marthe, de Sidoine, d'Eutrope, de Lazare, de Martial, de Maximin et de Trophime, autant de pieux auréolés dont Mistral nous conte l'histoire aux dernières pages de *Mireille*. On conçoit, écrit Pierre Lasserre (53), la faveur séculaire des Provençaux pour une tradition qui rattachait la conquête de leur peuple par le Christianisme à un événement de ce caractère épique, de cette poétique beauté, et qui montrait ce peuple touché, le premier entre tous ceux de la Gaule, par la civilisation de l'Evangile, comme il l'avait été par la civilisation romaine. La grande place que Mistral a donnée dans son poème à la légende des Saintes-Maries n'est pas celle d'un épisode qui se laisserait distraire de l'ensemble sans que celui-ci en fût altéré... Il n'est pas douteux que, si Chateaubriand l'eût pu connaître, il l'eût beaucoup invoquée, beaucoup citée dans les beaux chapitres de critique littéraire du *Génie du Christianisme*... C'est la matière du onzième Chant (de *Mireille*), tableau populaire de l'évangélisation de la Gaule méridionale, tout brillant de poésie, où un grand sentiment de simplicité religieuse s'allie à je ne sais quelle impétueuse gaîté de l'imagination.

(46). L'expression est de Marius ANDRÉ, *op. laud.* p. 13.

(47). *Mémoires et Récits*: pp. 99 ss; *Mireille*: VIII, 34-37; *Calendal* II, 44 (où son nom est associé à celui de Saint Caprais, Sant Crapàsi, solitaire des Iles de Lérins, compagnon de Saint Honorat).

(48). *Mireille*, VII, 39 ss; 79 ss.

(49). *Calendal*, VI, 41.

(50). id. VIII, 59 ss.

(51). id. XII, 19.

(52). *Poème du Rhône*, I, 2, et passim.

(53). *op. laud.* pp. 116-118.

C'est la même imagination qui se complaît à l'évocation naïve des pieuses légendes, des moralités et des miracles, dont nous retrouvons le récit un peu partout, dans les poèmes (54), ou dans les *Proses d'Almanach*. Remarquons, en passant, que, dans l'hagiographie mistralienne, seuls figurent les personnages qui bénéficient d'une tradition locale. La Vierge elle-même, si chère au cœur du poète comme à celui de tous les Provençaux, n'échappe pas tout à fait à cet embrigadement mythologique des puissances du terroir. Le culte que leur voue Mistral ressemble souvent à celui du bon peuple plus sensible à leurs images topiques et à la spécialisation de leurs sanctuaires qu'à leur réelle divinité. Il nous plaît de rappeler ici

une plaisante anecdote contée par Jules Véran (55), qui nous donne la mesure de cette sorte de foi: Un jour, un de mes amis s'embarquait à Cassis avec un pêcheur qui allait à Marseille. Un peu avant d'arriver au port, une tempête s'élève, qui secoue durement la petite barque. Le pêcheur jurait comme un païen et dans ses jurons le nom de la Sainte Vierge revenait souvent. Tant et si bien, ou plutôt si mal, que son passager, qui n'était pourtant point dévot, lui dit: Allons, allons, n'avez-vous pas honte de parler ainsi de la Bonne Mère? Tenez, regardez-la! Et il montrait Notre-Dame de la Garde, la Vierge qui, dressée sur son rocher, domine Marseille et la mer.

— Oh! pardon, riposta vite le pêcheur, et, très sérieusement: ce n'est pas de celle-là que je parle; celle-là, je la connais et je lui tire mon bonnet, et même, tel que vous me voyez, je lui apporté un petit bateau que j'avais fabriqué aux veillées... Mais l'autre, qui l'a vue?....

Mistral n'allait pas jusque-là, mais il tirait, lui aussi, volontiers son bonnet, en leur composant des cantiques, aux Bonnes-Mères de Provence et des terres latines (56). Ce n'est pas que ses oraisons soient exemptes de piété, et nous voulons bien admettre avec R. Lizop (57) que Mistral ne fait qu'obéir ici à une tradition séculaire, celle que Barrès définit: une mobilisation du divin.

(54). *Mireille*, III, 45-50; VIII, 48-60; XI, 34-51; 58-61; *Calendal*, II, 43; III, 79 ss; *Nerte*, Prologue: 8, 10; V, 14; VI, 5; Epilogue: 6, etc...

(55). *De Dante à Mistral*, pp. 217-18.

(56). cf. *Les Iles d'Or*, édition ROUMANILLE, Avignon, 1876.

(57). *op. laud.* p. 171

Lorsque le triomphe de l'Eglise, dit Lizop, eût fait oublier la tempête des persécutions et le zèle des néophytes briseurs d'idoles, les pontifes, les évêques du Christianisme victorieux prescrivirent aux prédicateurs de la Bonne Nouvelle de consacrer au Christ et aux Saints tous les vieux sanctuaires, tous les anciens lieux sacrés, montagnes, rochers, fontaines, arbres et clairières où les hommes avaient l'habitude de venir communier dans le culte de ce qui représentait pour eux la Divinité. Il n'en est pas moins vrai que ces sortes d'hommages relèvent beaucoup plus de la légende dorée que de la religion véritable. On trouve heureusement chez Mistral, nous le verrons, des pages plus profondément édifiantes.

Le Diable, lui, s'accommode mieux de ce protéisme qui fait partie de sa vocation. Truchement naturel entre deux mondes, à la fois hostiles et complémentaires, celui de la tentation païenne et celui de l'aspiration à la grâce, il ne manque pas de jouer son rôle dans cet univers merveilleux, montrant surnoisement, ça et là, dans quelques poèmes (58), le bout de ses cornes, héros de plus d'un conte, mais surtout présent dans *Nerte*, où il apparaît en protagoniste (59), grand seigneur à mine sarcastique, comme dans le vieux *Mystère d'Adam et Eve*, avantageusement dissemblable, au physique, du monstre de Milton ou de celui de Dante, l'œil brillant, le corps souple comme celui d'un chat sauvage, portant noire simarre, étincelante d'oripeaux, et chapeau à plume rouge, tour à tour captieux et sinistre, goguenard, faussement bonhomme, mystificateur et illusionniste, toujours apte à changer de forme selon l'occasion ou la victime, fantasque comme un chèvre-pieds.

*Le diable est un gai compagnon.
Au mois d'avril, sur l'ivraie verte,
Il cherche les danses folâtres;
La cligne-musette, la main chaude,
Le jeu de cache-cache mitoulas,
Faute de mieux le divertissent.
Le galoubet, la musette
Cela l'attire, l'amuse;
Et, quand murmure le violon,
Il vient écouter en rampant.
Le Diable est une bonne pièce
Il aime le rire, il aime la joie,*

- (58). *Les Iles d'Or* (*Lou blad de luno*: Le blé de lune; *La bello d'Avoust*: La belle d'Août).
(59). *Nerte*: Prologue; Chants I, II et VII.

*Les mascarades et le vacarme;
Le Diable aime les bons coussins,
La senteur des roses, du myrte,
Les belles robes entr'ouvertes
Et l'arrogance de la jeunesse...*

Mais ce Maître-Mouche, comme on le nomme en Provence, est parfaitement dans la ligne de la théologie Catholique: esprit de ruse, acharné à perdre l'homme dans ce monde qui n'est qu'une gageure entre sa perfidie et le Christ de la Promesse, l'homme peut pourtant le narguer, le piper, le vaincre en se mettant délibérément du côté de Dieu; voire, le Malin lui-même peut, à son insu, porter pierre pour l'édifice du Seigneur.

Telle est la part du merveilleux dans l'œuvre de Mistral: un merveilleux vivant, puisé au plus profond d'une foi paysanne qui s'alimente aux sources les plus diverses. On y retrouve les ferments élémentaires de toute mentalité religieuse, et celle de notre poète, on peut le dire sans irrévérence, participe d'abord de cette innocente idolâtrie, comme nous allons la voir participer d'un certain animisme.

Mistral, on l'a vu, était superstitieux: il en souriait parfois, mais il ne s'en défendait guère. Et, ne l'eût-il pas été, il eût sans doute aimé le paraître. N'oublions pas son ferme propos de s'identifier, en comportement et en esprit, à toute la Provence. Le miracle est que cette exigence de doctrine se confonde presque toujours, chez lui, avec ses inclinations naturelles.

III

NATURA DEI PARTICEPS...

Le merveilleux surnaturel, écrit Marmontel (60), est l'entremise des êtres qui, n'étant pas soumis aux lois de la nature, y produisent des accidents au-dessus de ses forces ou indépendamment de ses lois. Nous venons de voir comment Mistral se plaît à faire intervenir dans l'ordre du monde l'action de semblables puissances dont la levée en masse ne s'embarrasse guère de distinctions d'origine. S'il prend soin, comme dans le Chant VI de *Mireille*, de faire s'incliner celles de l'ombre devant la lumière du Christ, il ne nie pas pour autant leur influence, et sans les tenir forcément pour des émanations diaboliques (61).

Mais il y a, à la base de la religiosité mistralienne, une autre forme d'émotion sentiment, comme diraient les philosophes, distincte de ce frisson sacré — respect, adoration ou crainte — que l'homme éprouve devant des êtres qui le dépassent, et qui tient plus précisément à son culte de la nature. Cette nature, au sein de laquelle il a passé son enfance et que, depuis son retour d'Aix-en-Provence, en 1851, il n'a jamais voulu quitter, lui apparaît comme une créature de Dieu et le miroir de sa gloire:

Mirau de Diéu e creaturo (62),

pour qui sait seulement ouvrir les yeux. Mistral ouvre les siens, non seulement en artiste mais aussi en croyant, en dévot même de cette nature où se devine partout l'action de la Providence:

*Quelle prévoyance, quel ordre
Dans toutes les œuvres de Dieu!...*

(60). *Eléments littéraires*. Œuvres, tome VIII, p. 363, dans Pougens.

(61). C'est le cas du Drac, par exemple, dans le *Poème du Rhône*, sur lequel ne semble peser aucun anathème.

(62). *Calendal*, IX, 12.

*Regarde ces mouchérons
Qui tourbillonnent dans l'espace!
Un rayon d'amour et de soleil
Les créa: peut-être ce soir
Ils auront accompli leur être;
Et dans si peu de temps, la Providence
Leur donne à foison tout le bien
Et tout le bonheur qui leur sied!
A peine éclos, ils ont dans une galle
L'aliment qui fait leurs délices;
Ils ont leurs ailerons pour suivre*

*Le vent qui les frôle en passant;
 Ils ont la montagne et la plaine;
 Ils ont l'ivresse du grand jour;
 Ils ont un aiguillon pour leurs luttés,
 Et, dans leurs petits yeux, l'univers,
 Oui, se reflète aussi complet
 Que dans la mer immense!
 Tiens, vois la floraison des aubes!
 Chaque graine y a son coton
 Que le vent emporte et disperse
 Par le pays, à la volée...
 Mais le duvet éparpillé
 Est ramassé par les oiseaux:
 Vois-tu, là-haut, ce rameau qui penche,
 Ce nid de penduline blanc
 Qui est feutré comme un velours?
 On le dirait moulé, regarde...
 Qui apprend aux oiseaux à tisser?
 Oh! je te reconnais, main de Dieu! (63)*

(63). *Nerte*, VI, 8-10.

Cette force, toujours active dans l'arrière-plan obscur du monde, jamais Mistral ne nous la montre ni hostile ni même indocile aux sollicitations de l'Homme; elle ne requiert de lui, pour le servir, que le travail et la prière — travail et prière qui ne sont, au fond, que les deux formes de l'antique culte voué à la Terre-Mère, Gaïa, Déméter ou Cybèle, *justissima tellus*, la grande débitrice qui ne laisse jamais protester la créance de l'Homme (64). C'est ce dernier, par contre, qui maintes fois, trompé par son orgueil, son instinct de domination ou par sa fureur destructrice, tente de briser le saint contrat qui l'accorde à la nature. Écoutons ce que dit Estérelle à Calendal qui s'est mis en tête, pour lui plaire, d'abattre, tel un nouvel Hercule, les mélèzes du Ventoux:

*Sais-tu ce que tu es, dit-elle, un beau naïf! — Oh! il n'en est pas deux de ton espèce!... — Tu as mérité, drôle, de voir autour de toi — la terre-mère s'engloutir — et se cacher l'œuvre divine — et de perdre l'honneur de ta face — comme tu as déshonoré la face du Ventoux!
 Saintes des Baux! que l'homme est bête! — d'aller, cruel, gâter le vêtement — qui, superbe, était jeté sur l'ossature des monts — et de ne pas voir que celui qui se biaise, pour ne pas écraser — dans son chemin, une fourmi, — fait œuvre de vertu plus méritoire en haut....*

Puis, reprenant son mauvais air:

Génération sacrilège, dit-elle, — dans le vaste univers ils croient tout à eux!... — Vous avez la moisson des plaines, — Vous avez la châtaigne et l'olive — du coteau... Mais des montagnes — les crêtes sourcilleuses appartiennent à Dieu!

Que vous autres, insectes et vers — pour de honteux, d'infimes intérêts — hagards, vous vous hachiez sans trêve, on le comprend: — C'est pour vous une charge que vivre; — l'amour, l'horreur, tout vous égare; — poitrine d'homme n'est point assez large — pour tenir le grand air et le bonheur serein.

Mais eux, les arbres des sommets — eux qui, sincères et calmes, rigides, — malgré les quatre vents, portent hautes leurs têtes; — eux, sur qui pèsent les ans — moins que l'oiseau de passage; eux qu'à l'inverse de vous autres, — la vieillesse plantureuse rend plus forts et plus beaux;

Eux, solennels pipeaux — que la bise, à plein larynx — fait chanter comme des orgues; eux, opulents et bons, — qui versent la fraîcheur et l'ombre — depuis des années innombrables; — eux, chevelure sombre — de la terre, et parrains des sources et des fontaines.

Laissez-les vivre! car à profusion — sourd dans leur tronc la — car ils sont les fils aimés, les nourrissons inséparables — la joie, la colossale gloire de la Nourrice universelle! Laissez-les vivre, et de ses ailes — vous recouvrant aussi, va glousser d'allégresse

La grande couveuse! Ah! la Nature, — si vous écoutiez son langage — si vous la courtiesiez, au lieu de la combattre méchamment, de ses mamelles — deux flux de lait, souverainement doux — jailliraient sans tarir, et dans les brandes — ruissellerait le miel pour votre nourriture...

(64). *Plessis et Lejay*. Virgile, Hachette, 1941, p. XXIX.

Oh! mais si vous l'outrage; — si vous mettez en pleurs son beau visage — en lui violant et coupant et brisant — ses grandes futaies vierges, — à la terrible fixité — de son implacable prunelle — Oh! non, ne croyez point échapper....

Sacrilège, en effet, et sacrilège double, car la Nature est non seulement l'œuvre de Dieu, mais elle participe toute, comme la créature humaine, de la substance divine et, comme telle, elle apparaît la grande médiatrice entre Dieu et l'Homme. Sans cesse, dans Mistral, nous la trouvons associée lumineusement au monde des âmes, et il n'est pas un seul de ses éléments, depuis le vent jusqu'à l'insecte et à la pierre de Crau, qui ne témoigne de cette communion.

Virgile, disait Fénelon (65), anime et passionne tout. Dans ses vers, tout pense, tout a du sentiment, tout vous en donne, les arbres même vous touchent... Le même jugement peut s'appliquer à Mistral, d'autant mieux que cette croyance commune en une sympathie universelle le poète de Mantoue et celui de Maillane l'ont puisée à la même source: une rêverie paysanne au contact même des choses, qui se laisse pénétrer de leur charme; une sorte d'échange direct et permanent entre leur conscience intime et les images qui alimentent le trésor de leurs émotions. Cette expérience poétique s'exprime du reste plus hardiment chez Mistral que chez Virgile, lequel se borne le plus souvent aux insinuations de la métaphore, de la métonymie ou de l'hypallage (66). Ces dernières, certes, suffisent à nous faire entendre que l'auteur des *Géorgiques* est convaincu que la conscience existe partout où est la vie, que le sol peut avoir un caractère (*Geo.* II. 179), un cours d'eau ses habitudes (*id.* III. 243), qu'un feuillage nouveau souffre de son inexpérience, qu'une campagne éprouve le

sentiment de la solitude quand nul être humain ne la hante (III. 249), que nos pensées et nos passions peuvent se retrouver chez un rossignol ou une abeille (*Geo.* IV. 511-13 et 67 ss).

(65). *Lettre sur les occupations de l'Académie.*

(68). D'un autre côté, encore qu'elle s'apparente à un mode familier de la sensibilité romantique, elle se situe aussi loin de la vision quasi-immatérielle d'un Lamartine et de ses correspondances brumeuses, que de la symbolique trop volontaire d'un Hugo. Je ne sens pas, dit de ce dernier M. Lanson, qu'il soit uni par une sympathie morale à cette nature extérieure dont il reçoit si fortement toutes les valeurs; nul autre lien entre elle et lui que la sensation physique.

Mistral va plus loin dans ce sens et, quand il associe les éléments naturels aux amours de Vincent et de Mireille, aux prestigieuses aventures de Calendal ou à la contemplation mystique de l'Ermite de *Nerte*, c'est d'une façon expresse, en leur conférant non plus seulement une conscience élémentaire de leur participation à l'ordre universel, mais aussi la notion de la sympathie qui les rattache à l'Homme, et une voix pour l'exprimer. Que les zéphyrs, le vent large et le vent grec fassent taire leurs murmures pendant que rêvent les amoureux du Mas des Micocoules, que le ruisseau alentisse sa course, que les saules taillis soient émerveillés de plaisir (67), ce n'est rien moins qu'original. Pareilles notations abondent dans toutes les littératures. Mais en voici d'autres qui sont plus rares, par exemple celle-ci que nous relevons dans un tableau de la moisson. (68).

Maître Ramon, en promeneur, — de l'impétueux mistral qui égrène les épis — venait voir cependant ce que disaient les blés...

Maître, murmuraient-ils, c'est l'heure! — Voyez comme la bise nous incline — et nous verse, et nous défleurit... — Mettez à vos doigts les doigtiers de roseau!.

D'autres ajoutent:

Les fourmis — déjà nous montent aux épis; — à peine caillé, elles nous arrachent le grain... — Les faucilles ne viennent point encore?

Ailleurs, ce sont les plantes qui pleurent sur la fuite de Mireille (69):

Les grands micocouliers pleurèrent; — affligées s'enfermèrent — dans leurs ruches les abeilles, oubliant le pacage — plein de tithymales et de sarriettes — Avez-vous point vu où est Mireille? demandaient les nymphéas — aux gentils alcyons bleus adonnés au vivier...

Et, tandis que la malheureuse court, éperdue, sous les feux de juin, un concert d'adjurations l'accompagne, qui monte des herbes et des pierres (70):

...Les grands lézards gris, au rebord de leurs trous — disaient entre eux: Il faut être folle — pour vaguer dans les cailloux, — par un soleil qui sur les collines, — fait danser les morvens et les galets dans la Crau.

Et les mantes religieuses, à l'ombrette — des ajoncs: O pèlerine, — retourne-toi, retourne-toi! lui disaient-elles. Le bon Dieu — a mis aux sources de l'eau claire, — au front des arbres a mis de l'ombre — pour protéger la couleur de tes joues — et toi, tu brûles ton visage au hâle de l'été!.

(67). *Mireille*, II, 45-46, 53.

(68). *Mireille*, VII, 29-30.

(69). *Mireille*, IX, I.

(70). *id.* VIII, 31-33.

Plus tard, quand elle sera tombée sur la dune, écrasée de soleil, c'est un essaim de moustiques qui viendra la ranimer et la contraindre à se remettre en route (71):

Plaintivement, les moucheron — faisaient violon de leurs petites ailes — et bourdonnaient: Vite! jolie, lève-toi! — lève-toi vite, car trop maligne est — la chaleur du marais salin — Et ils piquaient sa tête penchée....

Comme elle s'associe à ses joies et à ses douleurs, la Nature partage les adorations de l'Homme. Après l'admirable prière de Mireille et la réponse des Saintes, voici comment s'achève le Chant X du poème:

Et les trois Saintes se turent. — Et les vagues caressantes — pour écouter, couraient le long du rivage, — à troupeaux. Les bois de pins — firent signe à l'aunaie; — et les goélands et les sarcelles — virent l'immense Vaccarès abattre ses flots. Et le soleil et la lune, — dans le lointain des marécages, — adorèrent, inclinant leurs larges fronts cramoisis; et la Camargue imprégnée de sel — tressaillit! (72).

C'est de la même façon que dans *Nerte*, tout un monde d'oiseaux, d'insectes, de fleurs et d'arbres, renaissant chaque matin avec délectation, dans la lumière du bon Dieu, participe, le soir venu, à la salutation angélique; et il n'est pas jusqu'aux pierres qui ne puissent répondre Amen! à la prière d'un simple (73). On a maintes fois souligné, non sans raison, le ton franciscain de semblables passages, et l'on en pourrait citer bien d'autres où l'inspiration mistralienne répond avec bonheur — avec intention aussi, peut-être — aux oraisons du Bienheureux d'Assise qui chantait la fraternité de l'Homme avec le menu bétail du bon Dieu et les éléments naturels, dont il faisait autant de ministres bénévoles d'un office à la fois humble et magnifique, semblable à celui que célèbrent, dans *Nerte* encore (74), moineaux, cigales, papillons et abeilles, parmi les ruines d'une chapelle abandonnée par les chrétiens. Par un juste retour, en effet, lui renvoyant, pour ainsi dire, la leçon du *poverello*, c'est souvent une de ces infimes créatures qui se charge de rappeler à l'Homme les vertus de la prière. Ainsi, dans le poème des *Iles d'or*, intitulé *Lou Prègo-Diéu* (La Mante religieuse): cet insecte sans grâce, d'aspect quasi-végétal, passe en Provence pour deviner les choses; on raconte aussi que les enfants égarés dans la campagne ne lui demandent jamais en vain la bonne route. Le poète, un moment perdu parmi les tribulations de la vie, s'inquiète, à son tour, de la sienne.

- (71). *id.* X, 25.
(72). X, 66-67.
(73). *Nerte*, VI, 2, 4, 18.
(74). Epilogue.

Dans les plaisirs et dans les peines — de ce monde, pauvre enfant, — je vois aussi que je m'égare, — car en croissant — l'homme se sent impie.

Dans le froment et dans l'ivraie, — et dans la crainte et dans l'orgueil, — et dans les espérances vertes, — infortuné! — je vois aussi ma perte.

J'aime l'espace, et je suis enchaîné; — dans les épines je vais nu-pieds; — l'amour est dieu et l'amour pêche; — tout enthousiasme, — après l'action, — est désappointé.

Ce que nous faisons est effacé; l'instinct brutal est satisfait et l'idéal ne peut s'atteindre; — il faut naître dans les pleurs, — et dans les fleurs — se piquer.

Le mal est laid, il me sourit; — la chair est belle, et elle se putréfie; — l'onde est amère, et je veux boire; — plein de langueur, — je veux mourir — et vivre.

Je tombe de fatigue, d'inanition; — ô mante, fais luire à mes yeux — le moindre espoir quelque peu vrai — de quelque chose; indique-moi — la route.

Et aussitôt je vis — que de la mante, vers le ciel le maigre bras se déployait: — mystérieuse, — muette et grave, — elle priait.

Vingt ans auparavant, il est vrai, il ne s'enquérât auprès de la mante que du sort de sa bien-aimée:

Dis-moi un peu, ma bonne amie, — si mon aimée à bien dormi, — dis-moi ce qu'elle pense à cette heure, — et ce qu'elle dit; — dis-moi si elle rit — ou pleure...

Car, si nous avons parlé d'esprit franciscain, il faut, ici encore, réserver la part du sensualisme païen; les exemples, à cet égard, ne manquent pas. Et ceci pourrait nous inciter à tenter de retrouver les sources de cet animisme, si l'entreprise, à la réflexion, n'apparaissait assez vaine. Car, au vrai, dans l'attitude de Mistral se révèlent, sans dessein bien arrêté, dominant tour à tour selon l'inspiration de l'heure, la mythologie, les croyances populaires, peut-être quelques réminiscences classiques (76), et, brochant sur le tout, ce que l'on pourrait nommer une sorte d'hylozoïsme chrétien.

(75). cf. un passage comme celui du Chant VI (5, 6) de *Calendal*, où la nature est associée aux joies toutes paniques d'*Estérelle*; ou, dans les *Iles d'Or*, tels poèmes que nous avons déjà cités, comme la *Belle d'Août* ou le *Blé de Lune*.

(76). Nous songeons, par exemple, à tels textes de Platon ou d'Aristote, dont la lecture fait partie de sa formation humaniste.

Tout ce que l'on peut affirmer, c'est qu'elle ne doit rien ni à la hantise romantique de l'irréel ni, en particulier, à la pratique de ces formes d'illuminisme, Swedenborgienne ou

Martiniste, qui ravissaient l'esprit d'un Balzac ou d'un Hugo. Nous pouvons douter aussi, sans grand risque d'erreur, qu'il se soit jamais attardé à méditer sur le Panthéisme des Stoïciens, la théorie de l'émanation dans Plotin, encore moins sur Spinoza ou sur Hegel. De tout cela, Mistral ne se soucie guère et rien ne sert de l'interroger sur ses sources métaphysiques; autant vaudrait demander à un paysan s'il fait se reproduire ses lapins selon les thèses de Mitchourine!

Quoi qu'il en soit, ce que nous appellerons, faute de mieux, l'animisme de Mistral, ne soit-il — comme nous le croyons — qu'une intuition paysanne de l'âme des choses, liée à une expérience millénaire des secrets de la nature et de ses multiples correspondances, ne laisse pas de tendre vers un ordre, de le postuler même, comme les attributs et les modes postulent la Substance, les causes secondaires, la Cause efficiente et les harmonies, l'Unité.

(77). On consultera utilement sur ce point le livre de Ph. BERTAULT: *Balzac et la Religion* (Paris, Boivin, 1942).

IV

L'ATTITUDE RELIGIEUSE DE MISTRAL

Cet ordre est-il celui de la Foi Catholique? C'est la première question qu'il convient de se poser, et nous allons tenter d'y répondre, dans la mesure au moins où cela nous est possible étant donné la complexité d'un problème que le zèle de tels commentateurs ou le parti-pris défavorable de tels autres n'ont guère jusqu'ici contribué à éclaircir; étant donné aussi l'ignorance où nous sommes encore de la plus grande partie des lettres écrites ou reçues par le Poète.

A cette question, nous l'avons déjà dit, la majeure partie des exégètes ou des biographes de Mistral répond par l'affirmative, entre autres, par exemple, Emile Ripert (78), José Vincent (79), Pierre Lasserre (80), Pierre Devoluy (81), F. Mistral neveu (82), Gabriel Boissy (83), R. Lizop (84).

D'autres jugements, comme ceux de Jules Véra (85), ou de R. Christofiour (86), témoignent de plus de circonspection, quand ils ne s'inscrivent pas en faux contre la thèse d'un Mistral orthodoxe. Et les arguments ne manquent pas, qui autorisent ces derniers à douter de ses convictions catholiques. Sa fin, autant que les divers témoignages nous permettent d'en juger, ne fut rien moins qu'édifiante, si l'on s'en tient au strict Commandement, et nous aimons mieux croire, pour la Réconciliation du Poète, au mouvement de bonne volonté dont parle le Cardinal de Cabrières — qui peut dire, au reste, si ce ne fut pas une pensée d'Amour? — qu'à cet élan de la dernière heure qui lui aurait fait invoquer les Saintes, comme, cinquante ans plus tôt, sa Mireille dans la basilique — de Camargue: Li Santo!... Li Santo!... Simple balbutiement de mourant, sans doute, en écho à cette phrase prononcée par sa femme: — *Recoumanden nous i gràndi Santo!* (Recommandons-nous aux grandes Saintes).

(78). *op. laud*, pp. 538-43.

- (79). *op. laud*, p. 266.
 (80). *op. laud*, pp. 280-82.
 (81). *Foi et Vie*, sept. 1930.
 (82). *Aspects de Mistral*. Marseille, 1931.
 (83). *Le Secret de Mistral*. Paris, 1932.
 (84). *op. laud*, pp. 172 ss.
 (85). *De Dante à Mistral*, pp. 210 ss.
 (86). *Catholicisme de Mistral*. — Demain, N° du 10 octobre 1943.

En tout état de cause, l'histoire fut pieusement colportée au lendemain même de la mort du Poète, et, dans sa *Vie harmonieuse de Mistral* (p. 293), Marius André qui la raconte, la fait suivre de ce commentaire: Il sembla bien qu'à ce moment se renouvelait pour lui la vision de Mirèio agonisante dont les lèvres décolorées murmuraient, avant de se clore, la touchante invocation: La séparation se prépare... Allons! touchons-nous maintenant la main, car du front des Maries augmente l'auréole....

Mais il est intéressant de noter que José Vincent se montre sur le même sujet fort réticent — Ça n'est pas sûr, dit-il, mais c'est si vraisemblable! (87) —, et, surtout, qu'Alfred Dagan, qui prend soin de nous avertir, dans son Avant-Propos, que son ouvrage, écrit en 1915, a été préalablement soumis à Madame Mistral et a bénéficié de son approbation pleine et entière (88), ne souffle pas mot de cet épisode. Rappelons que José Vincent compte parmi les poètes catholiques de notre temps, voisinant avec Armand Praviel, Charles Grolleau et Maurice Brillant, parmi le groupe de ceux que Madame Marie Bougier (en religion Sœur Jeanne d'Arc, Dominicaine du Saint-Nom de Jésus) a qualifiés de poètes eucharistiques dans son *Essai sur la Renaissance de la Poésie Catholique de Baudelaire à Claudel* (89).

Mistral était catholique par tradition, par les plus lointaines attaches de sa terre et de sa race, par esprit de famille et par formation initiale. Nul doute qu'il l'ait été aussi par conviction, surtout dans la première partie de sa longue existence.

(87). *op. laud*, p. 36. — cf. aussi le témoignage de BARRÈS (Eclair de Montpellier, 3 décembre 1923).

(88). Voici, en effet, ce que lui écrit, le 2 juin 1916, la veuve du Poète: L'étude que vous avez faite sur la vie et l'œuvre tout à la fois littéraire et sociale de mon illustre mari, demandait à être lue entièrement. C'est ce que j'ai voulu faire. Vous parlez du Maître de Maillane avec le langage d'un disciple convaincu et rempli de piété filiale... Très intéressée par votre étude si bien documentée et conçue dans le *meilleur esprit*, et dont le labeur mérite une sincère gratitude, je me permettrai de vous prier d'ajouter, etc..., etc.... (Suivent, dit José Vincent, quelques observations de détail dont j'ai été très heureux de tenir compte).

(89). Thèse de l'Université de Montpellier. Sottano. Sète 1942, pp. 222-24.

Vers le temps de *Mireille*, encore imbu de sa première éducation et des leçons de sa sainte mère (combien de fois n'a-t-elle pas dû lui rappeler qu'il avait fait ses premiers pas dans l'Eglise de Maillane et qu'il s'était enfui, un jour, de la pension Millet, pour aller demander asile aux moines de Valbonne!), en bonne communion avec Roumanille, le créateur et la

première âme du Félibrige, selon la formule de Mariéton, rien ne peut encore nous faire douter de sa foi. C'est l'époque où il fait paraître, outre son premier grand poème, certaines pièces que l'on cite toujours en exemple quand on veut en porter témoignage, et qui sont, dit Lizop (90), des chefs-d'œuvre uniques à notre époque où tant de poésies à prétentions religieuses le sont si peu, et où l'abondante littérature des cantiques populaires est si dépourvue de beauté poétique: les *Cantiques*, précisément, adressés à diverses madones de Provence — ceux qui ont été retranchés plus tard dans l'édition Lemerre —, l'*Anounciado* (l'Annonciation), la *Fin dóu Meissounié* (La Fin du Moissonneur) et, surtout, la *Coumunioun* di Sant (la Communion des Saints), qui est, dans sa remarquable pureté d'expression et de forme, une des rares pages vraiment mystiques de l'œuvre mistralienne (91). Tout cela s'accorde à merveille avec le ton des lettres que le poète écrit à Lamartine, et, encore qu'il y emprunte un peu, à notre avis, le ton de l'auteur de *Jocelyn* (un bon épistolier, surtout s'il est poète, manifeste toujours quelque tendance au mimétisme), nous ne saurions pour autant douter de leur franchise:... Il me semble que ma gloire ne m'appartient pas; plus que jamais je sens le besoin de me cacher, de me recueillir, et de parler avec ma mère de l'immensité de vos dons. Vous avez détaché de vos épaules le manteau radieux de l'immortalité et vous m'en avez couvert. Comment ferai-je pour m'en rendre digne?... Oh! n'importe, je vous le jure devant Dieu, vous n'aurez pas tendu la main à un ingrat. Si humble et si petit que soit le grain de blé, lorsqu'il monte en épi vers la rosée du ciel, il peut encore faire honneur à la main qui l'a semé. (9 mai 1859) — ... Ma parole rebelle n'a su vous exprimer ce que je sens, mais Dieu qui est là-haut et qui voit tout, sait si je vous aime et combien je vous aime (19 mai, même année). Et à Adolphe Dumas, qui lui demande des renseignements sur sa famille, il répond avec la même humilité: Mon cher ami, si je n'étais chrétien et si je n'avais toujours devant les yeux la vie humble et stoïque de mon pauvre père, il y aurait de quoi devenir fou de joie. Mais ne craignez rien. Le seul sentiment que m'inspire le bonheur inouï qui m'arrive, c'est un attendrissement profond, c'est un besoin infini de reconnaissance envers Dieu et les hommes, les hommes dont il se sert pour élever mon nom....

(90). *op. laud.* p. 183.

(91). Sur la genèse de ce poème, voir J. Véran, *op. laud.* pp. 211-214. Est-il nécessaire d'ajouter que le poème de *Mireille*, le chant X notamment, témoigne d'une connaissance profonde et parfaitement assimilée de l'Evangile?

Le ton de joie naïve et de fierté juvénile qui jaillit de cette page, suffit à nous garantir sa sincérité. Tel était bien, sans doute, le jeune homme émerveillé que le doux Reboul saluait à Nîmes, le 13 mars 1859, en se prévalant seulement de son appartenance catholique. Ce jour là, nous raconte Marius André (92), eut lieu, dans la vieille cité Languedocienne, une sorte d'avant-première de *Mireille*, ou, plus exactement, comme un baptême populaire de l'œuvre que Paris n'avait pas consacrée encore. Mistral, avec ses deux amis, Roumanille et Aubanel, fut reçu par l'Evêque Mgr Plantier escorté du Père d'Alzon, fondateur de l'ordre des Assomptionnistes — presque un Saint —, d'un jeune abbé, Mr. de Cabrières, le même qui mourra Evêque de Montpellier et Cardinal, et de tous les membres de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul. Deux jours durant, ce vénérable tribunal présida au couronnement

de la jeune Renaissance provençale, et la Sainteté catholique ne cessa d'accompagner *Mireille*.

Peut-être le rayonnement même de ces premières années contribue-t-il à rendre plus ternes celles qui les suivent; il n'en est pas moins visible que Mistral semble sortir peu à peu de cet état de grâce où l'avait surpris la gloire — jusque vers 1870, au moins, date où il manifeste un net regain de foi, sous le coup des malheurs nationaux. Ce retour s'accompagne presque simultanément d'une autre variation d'attitude opérée, celle-là, sur le plan politique. Car, entre temps, Mistral a donné dans les idées républicaines et libérales, qui, déjà, l'avaient un moment séduit, en 1848. Il faut lire sur ce point, notamment sur la question de ses rapports avec les libéraux Catalans, Balaguer et Quintana, et avec le poète Irlandais Bonaparte Wyse, lui aussi révolutionnaire, l'excellent chapitre de Marius André.

92. *op. laud.* pp. 60-68.

93. *op. laud.* pp. 101-113.

Mais ce bel enthousiasme de Blanc qui s'est cru Rouge, n'excède pas l'espace de dix ans, et Mistral, dès 1871 avant même peut-être —, a définitivement fait son choix, celui de l'autorité et de l'ordre chrétien contre la démagogie, le faux Progrès, les déclamations et forfanteries du XIXe siècle, qui ne sont, à ses yeux, que de ridicules contrefaçons de 1793 (94). C'est à ce moment qu'il publie, comme un manifeste de ses convictions régénérées, l'admirable Psaume de la Pénitence (95), dont nous croyons utile de donner ici la traduction intégrale:

LE PSAUME DE LA PENITENCE.

*Seigneur, à la fin ta colère
Lance ses foudres
Sur nos fronts;
Et dans la nuit, notre galère
Heurte sa proue
Contre les rocs.*

*Seigneur, par le fer des barbares
Tu nous fais hacher
Comme un beau blé;
Et à notre défense pas un qui accoure,
Des escogriffes
Que nous défendions!*

*Seigneur, tu nous tords comme l'osier
Et tu romps aujourd'hui
Tout notre orgueil;*

*Et il n'est plus personne qui nous porte envie,
Nous qui, hier encore,
Faisons les fiers!*

*Seigneur, dans la guerre et la discorde
Se ruine
Notre pays;
Et sans ta miséricorde,
Se mangeront
Petits et grands.*

94. Id. cf. les textes cités au chapitre VI (pp. 115-133).

95. *Les Iles d'Or*. Le poème porte la date de novembre 1870.

*Seigneur, terrible, tu nous frappes;
Dans un trouble
Effrayant
Tu brises notre puissance, et tu nous forces
A confesser
Le mal passé.*

*Seigneur, des lois et voies antiques
Nous avons quitté
L'austérité;
Vertus, coutumes domestiques,
Nous avons tout détruit,
Démoli.*

*Seigneur, donnant mauvais exemple
Et reniant
Comme païens,
Un jour nous avons fermé les temples,
Et nous nous sommes ris
De ton Saint Christ.*

*Seigneur, laissant derrière nous
Tes sacrements
Et commandements,
Nous n'avons, brutaux, plus voulu croire
Qu'à l'intérêt
Et au progrès!*

Seigneur, nous avons, dans le ciel désert,

*Voilé ta lumière
De notre fumée;
Et de leurs pères nus et chastes
Aujourd'hui les fils
Vont se moquant.*

*Seigneur, nous avons soufflé sur ta Bible
Avec le vent
Des faux savants;
Et nous dressant, tels que des peupliers,
Nous nous sommes, chétifs,
Déclarés dieux!*

*Seigneur, nous avons quitté le sillon,
Mis tout respect
Sous les pieds;
Et du gros vice qui nous enivre
Nous souillons
Les innocents.*

*Seigneur, nous sommes tes enfants prodiges;
Mais nous sommes
Tes vieux chrétiens:
Que ta justice nous châtie,
Mais au trépas
Ne nous laisse point!*

*Seigneur, au nom de tant de braves
Qui sont partis
Sans défaillir,
Et valeureux, dociles et graves,
Ensuite sont tombés
Dans les combats;*

*Seigneur, au nom de tant de mères
Qui pour leurs fils
Vont prier Dieu,
Et qui, ni l'an prochain, hélas!
Ni l'autre année
Ne les reverront;*

*Seigneur, au nom de tant de femmes
Qui ont au sein
Un petit enfant,
Et qui, pauvrettes, de larmes*

*Mouillent la terre
Et le drap de leur lit;*

*Seigneur, au nom des pauvres gens,
Au nom des forts,
Au nom des morts
Qui auront péri pour la patrie,
Pour leur devoir
Et pour leur foi!*

*Seigneur, pour tant de revers,
Pour tant de pleurs
Et de douleurs;
Pour tant de villes ravagées
Pour tant de sang
Vaillant et saint!*

*Seigneur, pour tant d'adversités
De massacres
D'incendies;
Pour tant de deuil sur notre France,
Pour tant d'affronts
Sur notre front,*

*Seigneur, désarme ta justice!
Jette un regard
Par ici-bas;
Et enfin écoute les cris
Des meurtris
Et des blessés!*

*Seigneur, si les cités rebelles,
Par opulence
Ou par folie,
Ont fait déverser ta balance
En regimbant
Et te niant,*

*Seigneur, devant le souffle alpestre
Qui loue Dieu
Hiver, été,
Tous les arbres de la campagne
Obéissants
Plient ensemble.*

*Seigneur, la France et la Provence
N'ont failli
Que par oubli:
Pardonne-nous nos offenses
Car nous regrettons
Le mal d'autrefois.*

*Seigneur, nous voulons devenir des hommes;
En liberté
Tu peux nous mettre!
Gallo-Romains et fils de noble race,
Nous marchons droit
Dans notre pays.*

*Seigneur, nous ne sommes pas les auteurs du mal;
Envoie ici-bas
Un rayon de paix!
Seigneur, viens en aide à notre Cause,
Et nous revivrons et nous t'aimerons.*

A partir de cette date, on pourrait, dans son œuvre, relever plus d'un texte rendant un son tout à fait orthodoxe. Peu de chose, à cet égard, dans *Calendal* (96), mais, dans les *Iles d'or* encore, le *Rocher de Sisyphe* (*Lou Roucas de Sisife*) daté du 1er septembre 1871, et qui relève de la même inspiration que le *Psaume*; *La Mante Religieuse* (1874) que nous avons déjà cité, *Le Jugement dernier* (*Lou jujamen darrié*) de 1887; dans *Nerte*, outre certains autres passages (97), tout le chant consacré à l'Ermite. Et n'oublions pas que Mistral placera à la fin des *Olivades* — dernier produit de sa récolte, offert à l'autel du bon Dieu —, juste avant la méditation consacrée à sa propre survivance (*Moun toumbèu*. 1907), une *Ode à l'Immaculée Conception* dont Pie IX, Pontife inspiré et entre tous anti-rationaliste, avait hautement proclamé le Dogme, en décembre 1854.

(96). Sauf quelques passages, ça et là, qui ne tirent guère à conséquence: VIII, 73; IX. 15, et, si l'on veut, X, 58 ss, mais qui sent par trop le centon des Troubadours.
(97). III. 19, par exemple, et passim.

A L'IMMACULÉE CONCEPTION

*O belle Vierge immaculée
Qui, emmantelée dans les astres,
Veilles sur notre monde et nos vaines agitations,
O douce reine de la France
Qui d'un regard béatifique
Peut confondre l'enfer et ses sarcasmes,*

*Des mains indignes du félibre
Reçois, bienveillante, ce livre
Où les peuples de France ont imprimé leur foi!*

*Sur chaque puy, sur chaque cime
Notre nation très chrétienne
T'élèveras des chapelles au ras des nues:
Toutes les fleurs de ses montagnes,
De la Provence à la Bretagne
Te brûlent leur encens; et tous les oisillons
Te chantent les Sept Allégresses
Qu'à Bethléem tu leur appris
Quand tu berçais ton fils enveloppé de lumière.
Il n'y a point de bourg qui, en émoi,
Ne te consacre, chaque année, son mois de mai,
O femme triomphante qui écrasas le serpent!
Et point de reine sur le trône,
Et point de prêtre dans son prêche,
Sur mer point de marin ou de pâtre au désert
Qui ne t'appelle Notre-Dame!
Et l'univers, d'âme et de cœur,
Te prie agenouillé et s'unit au concert.*

*Mais si tu es, ô bienheureuse, à Toulouse,
Notre-Dame la Daurade,
Car l'or pur du soleil est effacé par toi;
Si, entre Vence, Marseille, Avignon,
Tu es Notre-Dame de Provence,
Car Sainte Anne et sa tombe y appellent tes bienfaits,
Sur la Roche Corneille
Du Puy, tu es, ô Vierge aimée,
Notre-Dame de France, un nom que nous te fîmes.*

*Ta gloire croît de siècle en siècle,
Car ton sein vierge est un ciboire
Où mon Rédempteur s'incarna pour moi; (98)
Tu es la merveille humaine,
Car dans son sang et dans sa fille
Adam peut vénérer la mère de son Dieu;
Tu es près de Dieu l'avocate
Qui défend l'homme et qui le couvre
Contre le courroux du Ciel et ses foudres vengeurs.*

*De ta couronne virginale
Hier enfin, unanime, l'Eglise*

*A voulu dévoiler le diamant le plus beau;
Et le grand prêtre du Très-Haut,
Celui qui tient l'anneau de Pierre,
A fait sur nos ténèbres resplendir le flambeau,
Te proclamant Immaculée
Comme la neige amoncelée
Qui se fond en rivière au lever du soleil:*

*Neige du Liban, neige éternelle
Où l'idéal divin
S'était dit, avant les temps, de jeter son rayon,
Neige pure, éblouissante, neige blanche
Qui au contact de l'étincelle,
Illumina d'amour la terre et le ciel bleu,
Neige plus que les lis brillante
Que l'Ange, nous dit l'Evangile,
De la part du Seigneur vint saluer!*

*Et aujourd'hui aussi les langues antiques
De notre France, ô fleur mystique,
Veulent te saluer pour embaumer leur fin:
Mères du peuple, humbles et craintives,
Mais avec foi et de bon cœur,
Avant que de mourir elles viennent te demander
Le sauvement de cette France
Qui tant de fois rompit sa lance
Pour défendre les uns ou pour aider les autres!*

*Les populaires parleries
De saint Elzéar, de saint Hilaire,
De saint Vincent de Paul, du pèlerin saint Rock,
Les pauvres vieilles défaillantes
Que, dédaigneux, le monde oublie
Viennent te rendre grâce de t'être sur nos rocs
Manifestée à l'innocence,
Lorsque tu la ravis dans l'éclat de l'extase,
En parlant doucement en notre langue d'Oc.*

*Louange à toi, Mère du Verbe!
Tu abaisses ainsi les superbes,
Elevant les petits jusqu'à tes pieds blancs...
Et sur les montagnes bénies
Que tu t'es choisie pour autels,
A la pointe des Alpes, au front des Pyrénées,
Aussitôt prononcés tes oracles,*

*Aussitôt les miracles se montrent
Et ta source aux malades moribonds rend la vie!*

*Sainte Marie, éclaire-nous!
Que notre race ne s'enténébre pas
Dans les ivresses, la fumée et l'orgueil
De la matière! Oui, déchire
De ta splendeur la nuit obscure
Qu'aujourd'hui sur le monde entier le mal répand.
Avec ton fils qui saigne encore sur ton giron,
Eblouis, ô Mère,
Tous les malfaiteurs qui sèment l'ivraie.*

(98). Noter que Mistral dit: *Mon Rédempteur...* s'incarna pour *moi*. Ce sont là des nuances qu'il faut souligner à l'actif de son Christianisme.

Pareille invocation répond heureusement aux accents du *Parangoun* (l'Archétype) sur lequel s'ouvre, tout aussi symboliquement, le volume:

*Moi, à l'aspect du déluge qui monte,
Anti-chrétien, rageur, universel,
Pour la sauver du fléau, de ses hontes,
J'ai confiné ma foi, qui demeure indomptée,
Dans la vedette d'un château provençal.*

*Ma foi n'est qu'un rêve: je le sais,
Mais le rêve me semble estompé d'or;
Il me semble, ce rêve, un miel inépuisable,
Et il me semble un gouffre d'où, amoureux, j'arrache
Sur mes deux bras la belle qui y dort.*

*De mon château qui domine la mer,
Je vois flotter les morts et les mourants,
Les ambitions que dévore la faim,
Les illusions que broie le doute,
Les négations accroupies au néant.*

*Je vois passer les avortons des races
Qui, du zénith, veulent renverser Dieu;
Je vois passer les grands oiseaux de proie,
Leur bec qui fouille, leur serre qui déchire
La pourriture de ce monde mauvais...*

On peut lier à cette gerbe un poème dédié à l'amazone du Carlisme, Dona Blanca de Bourbon (99), et certaines pages éparses comme la lettre qu'il envoya à son ami Tavan, vers la même date, en 1873 (100).

Il est non moins remarquable que la conception mistralienne du Démon acquière alors une signification plus précise, et qui apparaît singulièrement actuelle dans notre temps de débauche scientiste.

(99). cf. Camdessus. *Mistral était-il Carliste?* (Bayonne. 1932).

(100). cf. *La Pignato*. Toulon, n° de décembre 1933 (La lettre est datée du 11 mars). Voir le texte de cette lettre en fin de volume.

Que Mistral se soit senti en sympathie avec certains savants, qu'il n'ait point d'emblée et par un sot parti-pris condamné toute science (101), voilà qui ne saurait être mis en question. Mais dans certains passages de *Nerte*, comme dans le *Poème du Rhône*, il n'en associe pas moins de façon formelle l'idée du mauvais et du diabolique à celle d'une certaine forme de quête scientifique mise au service de la révolte et de l'orgueil, une idolâtrie nouvelle que le vieux Tentateur, à qui l'on ne saurait reprocher de manquer de suite dans sa tactique, entretient habilement dans l'esprit de l'homme.

Nous avons parlé plus haut d'une tradition de la Vulgate, relative aux amours des anges avec les filles des hommes, et qui aurait contaminé la légende des Fées, telle que la rapporte Mistral. Il s'agit sans doute, après examen, beaucoup moins d'une déviation de la nature angélique que des efforts tentés par une nation téméraire pour créer une race d'êtres surhumains, et qui auraient suscité, de ce fait, la malédiction divine. Voilà un exemple biblique qui présente singulièrement matière à réflexion dans ce temps, qui est le nôtre, voué au culte du superman, d'une science-fiction chaque jour, hélas, moins fictive, et des pires expériences biologiques.

Un écrivain moderne (102), soutenait récemment, en parlant du vieux péché de la Connaissance ourdi pour le malheur de l'homme, que, dans la grande aventure qui va de Lucifer à Belzébuth, de l'ange déchu au diable cornu, de l'Esprit rebelle qui tenait tête à Dieu, jusqu'au Démon de Carnaval qui, ayant pris figure humaine, doit se contenter de tourmenter des nonnes et de faire des farces, le Diable à perdu la partie. Voire!... Peut-être l'a-t-il, au contraire, gagnée, en insufflant à l'homme une passion accrue de la Science. Lui aussi fait son retour aux sources! Et nombre d'excellents esprits, que l'on ne saurait soupçonner de visées rétrogrades — entre autres, Bergson, Valéry, Ortega y Gasset, Bernanos, Huxley, Einstein, A. George, Denis de Rougemont, Virghil Gheorgiu, J. Perret, le docteur Soddy, Prix Nobel de Physique — se sont inquiétés après Mistral, du développement d'un progrès technique s'écartant chaque jour davantage de l'échelle humaine, et qui ne repose plus que sur une conception matérialiste et biologique de l'espèce qu'elle finira par livrer aux monstres.

(101). cf. E. LÉONARD, *Mistral ami de la Science et des Savants*.

(102). G. Robinet. *Le Diable, sa vie, son œuvre*. (Paris, 1948).

Mistral assistait aux premiers développements de cet esprit scientifique et devait être sensible, plus que quiconque, en spiritualiste et en mainteneur averti de la tradition, à sa redoutable démesure. Car il est, dit J. Delteil, le plus grand réaliste du monde, et le plus beau. Son miracle c'est la pondération, son niveau son équilibre entre la masse et l'esprit (103). Le Progrès nous vient de Dieu, ses abus sont œuvre du Diable. C'est à cela qu'il faut veiller.

Nequid nimis: rien de trop, c'est la leçon qui se dégage, en fin de compte, de tous les passages où il prend soin de nous mettre en garde contre les pièges du Démon, ce premier des savants (*lou cabiscòu di Sabènt*) (104). Et cela rend un son parfaitement chrétien, si l'on se réfère à certaines déclarations Pontificales.

C'est ainsi qu'à partir de sa maturité, Mistral semble revenir, et même d'une façon plus méditative, à sa foi première.

Et pourtant... Pourtant c'est vers cette époque, dit-on, (il faut bien que cela soit vrai, puisque aucun de ses biographes n'a jamais formellement protesté) que se produit le divorce le plus grave entre les manifestations de sa vie publique et son comportement de croyant, que l'homme, parvenu à la gloire, se permet de distinguer, sur le plan de la foi, ce qu'il doit au salut de la Cause Provençale et ce qu'il se doit à lui-même. En un mot, c'est vers cette époque, aux environs de 1875, que Mistral se détache des Sacrements avec une négligence — nous n'irons pas jusqu'à dire: une indifférence — qui le conduira jusqu'à l'omission finale dont nous avons parlé dans l'Avant-Propos de cette étude (105). Et c'est là chose grave du point de vue de la pure orthodoxie: l'Eglise Catholique ne tolère que fort peu les manquements à sa règle, Mistral le savait mieux que personne, ayant été élevé jusqu'à l'âge d'homme dans le respect des Saintes Lois. Il ne suffit point, pour mériter leur pleine indulgence, de traduire la Genèse, de composer des Cantiques, de mentionner ça et là Dieu dans ses écrits, d'y faire intervenir à toute occasion les marques de respect dues à sa gloire, aux Saints et à la Vierge, de devenir Prieur de Pénitents, ou de multiplier aux yeux du monde les attitudes chrétiennes. La foi du charbonnier? Soit, mais elle s'accommode plus que toute autre de la vertu d'humilité! Pourquoi, par exemple, Mistral a-t-il tenu à faire disparaître les Cantiques de l'édition des *Iles d'Or*, confiée à Lemerre?

(103). *De Rousseau à Mistral*. Paris. Ed. du Capitole, 1928.

(104). cf. *Nerte. Prologue*; I, 8-II; VII, 4. *Poème du Rhône*. VIII, LXXI; X, XCI; XII, CXI, etc...

(105). Nous devons à Maries Jouveau, sur ce chapitre, plus d'un renseignement utile, encore qu'il ait fait preuve en nous les transmettant au cours de conversations familières, de la plus sage réserve.

Ils ne présentent pas, il est vrai, au regard du reste de l'œuvre, quoi qu'en disent R. Lizop (106), et notre amie Marcelle Drutel (107), une très grande originalité poétique. Leur facture sent un peu l'artifice, comme les poèmes nationaux de Properce, cet élégiaque dont Mécène voulait faire un chantre patriotique. On en jugera par ces extraits:

La Sainte Vierge Marie
Prie Dieu dans sa chambrette...

*Quand le bon Dieu vit en elle
Tant de vertu et de charme,
Entre toutes les fillettes,
Il la choisit toute en fleur;
Et un matin qu'elle était seule
Il envoya du ciel un ange;
Et l'ange étendant ses ailes,
D'un essor vole à son seuil.
Et l'ange inclina la face
Et lui dit: Je te salue,
O Marie, pleine de grâce
Le Seigneur est avec toi:
Entre toutes c'est toi-même,
O Marie, qu'il a élue,
Et au-dessus de toutes les femmes
Le Seigneur te bénit...*

*O Mairie, n'ait point de crainte,
Reprit alors le bel ange,
Car en grâce Dieu t'élève
Plus qu'il ne fit à personne.
Dans ton sein, ô bienheureuse!
Tu porteras un enfant;
Au Seigneur cela agréé,
Et Jésus sera son nom.*

*Notre-Dame de Lumière,
Tirez-nous de l'ombre épaisse
Qui rend amers nos jours,
Belle étoile du matin,
Belle étoile de la mer!*

(Les *Iles d'Or*, édition Roumanille, Avignon 1876
Les Cantiques. — L'Annonciation).

(106). *op. laud.* p. 183 as.

(107). *Calendau* n° de janvier 1941.

Mais cela n'a rien à voir avec la foi qui les inspire, et, si cette foi est sincère, l'hommage demeure valable; joint que de telles pièces ne sont pas toutes, du strict point de vue littéraire, manquées au point de mériter une telle sanction (108).

A quoi faut-il attribuer cette position de Mistral? Nous ne pensons pas, bien entendu, qu'il ait jamais vraiment cessé d'être chrétien ni surtout qu'il ait succombé aux tentations de l'anticléricalisme. Alors? Crainte des jugements d'autrui, du qu'en-dira-t-on, la même qui, aux cérémonies d'obsèques, retient nos hommes devant la porte de l'Eglise, quand les femmes sont à l'intérieur? Ce serait plus plausible. Les vieux latins étaient déjà faits ainsi: superstitieux dans l'âme, ouverts à toutes les imaginations religieuses, formalistes, certes, et portés à la pratique, mais de bonne heure aussi soucieux de ne point le paraître. Il se peut qu'un tel sentiment ait opportunément trouvé son excuse à l'heure où, réorganisant le Félibrige (Sainte-Estelle du 21 mai 1876), Mistral tenait pour indispensable désormais, sur le plan de la doctrine et de l'action nationales, l'absolue neutralité de son Chef, tant en religion qu'en politique. N'est-ce pas lui qui imposa, en 1901, pour succéder à Félix Gras dans les fonctions de Capoulié, un protestant, Pierre Devoluy? Ainsi se concilieraient à merveille une défaillance intime et les urgentes nécessités de la tactique félibréenne... Calcul, dirait R. Christoflour (109). Péchés d'orgueil aussi, peut-être. A partir d'un certain degré de science ou de génie, nombreux sont les esprits qui se jugent dispensés de croire à la façon du commun.

(108). Nous songeons, par exemple, à celle qui est adressée à Notre-Dame de Montserrat.

(109). *op. laud.*

N'oublions pas que Mistral possède au plus haut degré ce qu'on pourrait appeler la vocation du Mage (110). Tel qui se croit promu par Dieu pour enseigner les Hommes, n'est pas loin de se dire, comme Cicéron: La piété, ainsi que les autres vertus, ne peut pas consister en de vains dehors (111); et comme il ne veut pas se rendre complice de ce mensonge, il ne sacrifie plus qu'avec négligence.

(110). *cf. par exemple, dans les Iles d'or, certaines pièces comme l'Amiradou (le Belvédère), à Na Clemènço Isauro (à Madame Clémence Isaure); dans les Olivades, Moun toumbé (Mon tombeau.) etc...*

(111). *De Natura deorum*, 1-2.

C'est aussi une chose bien commode, surtout si l'on ne veut ni s'engager trop avant soi-même, ni se compromettre aux yeux des autres, que de s'en tenir à une foi sans pratique et de s'abandonner, au nom de la Sagesse, aux desseins de la Providence qui, mieux que nous, saura tout mettre en ordre.

*Si ce n'est aujourd'hui, ce sera pour demain:
L'Humble qui est dans la misère,
Son jour venu, monte en triomphe;
Et le présomptueux tombe soudain comme une poutre.*

Si ce n'est aujourd'hui, ce sera pour demain:

*Rappelons-nous que la patience
Est le pilier de la Sagesse;
Et malgré tout, nous florissions,
Quand nous nous armons de patience...*

*Si ce n'est aujourd'hui, ce sera pour demain:
En un débord de lois mauvaises
Parfois le monde se débride;
Mais vienne l'heure, et les méchants,
Dieu les courbera sous ses ordres....*

Veguen veni! Voyons venir... C'est le titre de ce poème. Ecrit en mars 1907, il peut passer pour une profession de foi: celle d'un homme que tout, dans sa nature, portait à la conciliation, qui, sans avoir été jamais un homme d'action, avait pu mesurer un moment ses inconvénients et ses périls pour la bonne harmonie d'une vie tranquille, et dont nous savons — sans aucun doute cette fois — qu'il déçut, sur le plan politique, et en mainte occasion, l'espérance de bouillants disciples.

Car sa crise de conspiration avec Balaguer, pour parler comme Marius André, ne fut jamais suivie d'aucun regain, même aux époques héroïques — celle des Inventaires, celle des émeutes de Béziers — où plus d'un habitant du Midi avait les yeux tournés vers Maillane.

Sian emé Diéu... veguen veni: Nous sommes du côté de Dieu — de toute façon du bon côté — attendons avec calme et confiance, dans l'attitude du Sage:

*Oh! bercez-moi dans ma béatitude
Et plus lourd de penser, car la Sagesse,
C'est se laisser emporter sur l'eau folle
A la grâce de Dieu, comme le cygne,
En repliant la tête sous son aile (112).*

Et, comme il dit dans un autre poème (113):

*La vie n'est qu'un passage.
Mieux vaut, tel que le Sage,
La prendre comme elle vient
Que d'insulter le vent...*

*Bon d'être charitable;
Mais point tant de vertu:
Mieux vaut tuer le diable
Qu'être tué par lui...*

*Mieux vaut, droit comme un arbre,
Croître sans rien savoir*

*Qu'être toujours bayeur
Aux vétilles du jour...*

*Au ciel ne crache point!
Mieux vaut t'humilier
Que si ton vain crachat
Te tombait sur le nez...*

*Le ciel est le grenier
De toutes choses belles
Et tout ce que tu rêves,
Là, tu peux le trouver.*

(112). *Poème du Rhône*. IV, XLII.

(113). *Bref de Sagesse*, (Brèu de Sagesso). (*Les Olivades*).

Ceci dit, pouvons-nous douter qu'il se soit toujours cru et voulu catholique? Non, à coup sûr. Car, sereinement, il se sentait, au fond de lui-même, fort de ses attaches ancestrales, de sa tradition spirituelle, conscient aussi d'avoir semé dans ses œuvres assez de ferments pour alimenter la gloire de l'Eglise. *Non nobis, non nobis Domine...* Mais combien d'autres pensent et agissent comme lui, qui font figure dans le monde de bons serviteurs de Dieu, sans être pour autant des héros de sa cause? Et qui d'entre nous pourrait, en toute conscience, leur jeter la première pierre, quand le Diable lui-même porte la sienne à l'édifice?

Madame Marie Bougier (114), traitant de la Renaissance Catholique dans la poésie moderne, classe ainsi ses représentants: ceux qui sont à la recherche du Dieu vivant..., qui mettent en lumière ce qu'il a fallu de luttes et de souffrances et contre le monde et contre la chair, et contre son propre cœur, pour franchir le seuil mystérieux de la conversion, et combien tout cela même est peu de chose sans la grâce qui passe où bon lui semble (115), ceux qui sont dans le sanctuaire, ceux dont la conversion révèle tout un monde de vie et de voix intérieures..., qui chantent les joies du mystère eucharistique..., qui nous font participer aux jeux divins des colloques entre l'âme et Dieu (116); ceux enfin, qui, arrivés à ce stade, ayant communiqué au mystère du Verbe, traduisent les Voix de la Nature en langage Divin, et dont l'art est cette beauté voulue, puissante par delà les mesquineries de la vie..., un Chant d'amour reconnaissant au Dieu Créateur (117).

(114). *op. laud*. Introduction. pp. 17-20.

(115). Ainsi, parmi d'autres, Baudelaire, Verlaine (que José Vincent a fort abusivement comparé à Mistral. (*op. laud*. p. 264), Germain Nouveau...

(116). Verhaeren, Louis Le Cardonnell, Armand Praviel, etc...

(117). Francis Jammes, Gabriel Vicaire, Péguy, Claudel, etc...

S'il nous fallait classer Mistral dans une de ces trois catégories, nous le placerions — toutes réserves faites sur les voix intérieures — dans la troisième. Chrétien il est, mais surtout il possède à un degré extraordinaire le sens poétique du Divin, nous dirons même — et l'on comprendra mieux ici le sens de nos premiers chapitres — de toutes les formes du Divin, depuis les plus frustes jusqu'à celles qui relèvent de la plus haute spiritualité. Comme Midas en or, il change en dieu tout ce qu'il touche. On pourrait aisément écrire — c'est du reste ce qu'a fait Lizop, mais il y faudrait, à notre avis, apporter moins de soumission dans l'examen et dans le ton moins de lyrisme — un ouvrage exhaustif sur Mistral, en traitant tour à tour, comme autant de chapitres, la Religion de la Terre, la Religion du Travail, la Religion de la Patrie, celle de la Nature, celle de l'Art, celle de la Femme, et la Religion tout court, pour finir, qui ne serait qu'un couronnement de l'ensemble. On peut lui savoir gré, soit dit en passant, d'avoir, avec cette vocation au supra-sensible, totalement échappé aux divers credo plus ou moins fumeux — ersatz, dirions nous aujourd'hui, à l'usage spirituel d'un siècle patiemment déchristianisé —, qui faisaient la délectation de ses contemporains, Balzac, Hugo et même Lamartine. C'est que, pas plus que celle d'un théologien, il n'avait l'étoffe d'un vrai mystique. Il était peut-être, nous l'avons vu, trop peu sensuel pour cela. Jamais on ne le vit, dit José Vincent, délirer ou vaticiner..., toujours lucide, à la française ou à la grecque (118). — Le mysticisme échappe à la raison et sort de l'ordre, ajoute Jules Véra... Mistral est le serviteur de la raison et de la mesure (119). Il ignore les transes d'un Pascal aussi bien que les illuminations d'une Sainte-Thérèse, et, s'il a parfois conscience d'entrer en relation avec des puissances conscientes et personnelles, comme lui-même, mais incommensurablement supérieures à sa nature (120), cela ne dépasse jamais les limites, selon les cas, d'un frisson superstitieux, d'une passade sentimentale ou d'un élan national, vite transmués en poésie, et il ne manque pas de reprendre terre aussitôt pour en tirer quelque enseignement imagé au profit de sa doctrine. Il en est ainsi de ses réactions chrétiennes, comme de ses complaisances au paganisme. Nous avons relevé les passages de ses livres qui peuvent être mis au compte de sa foi réelle, ceux aussi qui ne font que traduire son conformisme chrétien, car, soit dit encore en passant, tels cantiques ou telles références aux manifestations de la croyance ne prouvent pas grand chose en sa faveur (121), On pourrait tout aussi bien dresser une anthologie de ses morceaux choisis païens, aussi faciles à extraire de son œuvre que pour un géologue, de quelque souche récente, des fossiles identiques ou analogues.

(118). *op laud*, p. 28

(119). *op. laud*, p. 216.

(120). W. JAMES. *Les Variétés de l'expérience religieuse*.

(121). M. Drutel. *Calendau*, janvier 1941,

Il faut ne rien connaître de l'âme provençale pour s'étonner — mais qui s'en étonne? — de ces présences païennes, d'ailleurs parfaitement assimilées, qui hantent les chants de *Calendal* ou le *Poème du Rhône* (122), du carpe diem qu'expriment les cantiques nuptiaux des *Iles d'or*, d'une pièce anecdotique comme celle qui suit et qui — en tenant compte de la galéjade — touche un peu au blasphème:

(122). VI: LII – LIII; VII: LVIII et passim; etc...

A nos amis les Salonais

*Si l'on vous disait: Pour l'éternité
Vous ferez l'ailloli dans Salon;
Sur le clocher de Saint-Laurent
Vous verrez se poser les hirondelles;*

*Et de loin vous verrez la Crau extérieure
Paître innombrables les brebis;
Et vous verrez Craponne à ses luzernes
Amener ses mille ruisseaux.*

*Si l'on vous disait: — A l'olivaison,
Vous verrez Mireille bien coiffée
Chanter la Perronelle au penchant des collines*

*Le Diable y serait-il d'ailleurs,
Ne croyez-vous pas que l'on pût,
Amis, se contenter de ça pour paradis?*

Salon. 1893.

Le recueil des *Olivades*, bien qu'il soit offert en hommage sur l'autel du bon Dieu et qu'il s'encadre, comme il a été dit, entre deux poèmes fort édifiants, n'en respire pas moins, dans son ensemble, un parfum de platonisme et baigne par longs intervalles dans une lumière toute grecque. Une fois la part faite des poèmes patriotiques, qui occupent une large place, le sentiment de la Beauté antique y fait aisément oublier celui de l'adoration chrétienne. Eve est-elle autre chose, ici, qu'une Aphrodite?

*Qu'est-ce que la perle
Qui en globes
Se procrée au sein des gouffres,
Si elle ne brille
A l'oreille
D'Aphrodite qui y naît!*

*Qu'est-ce que l'or pur
Qu'à profusion
L'orpailleur va cueillir,*

*Si en jolies tresses
Fauves
Il ne vient pâlir à ton cou!*

*Qu'est-ce que la rose
Qui se baigne
Avec la rosée de mai,
Si elle ne fleure,
Si elle ne pleure
Sur ton sein plus embaumé qu'elle!*

*Qu'est-ce que la robe
Qui dérobe
Ses couleurs à l'arc-en-ciel,
Si elle ne pend,
Si elle ne range
Ses longs plis sur ton corps blanc!*

*Qu'est-ce que l'appât
Qui nous force
De convoiter ta flamme,
Si le maître
Du céleste
Ne t'a pas faite pour l'amour!*

*Hommage
A la royauté,
Que tout ce qui a de l'éclat
Te sourie,
Te soit offert!
Mais tu n'es jamais si belle*

*Comme en gloire
Quand tu triomphes,
Et sans vêtement aucun,
Limpide, telle
Que, fatale,
T'as pétrie la main de Dieu. (123).*

Confusion? Certes non. Syncrétisme? C'est beaucoup dire. Plutôt fantaisie de poète qui se nourrit à toutes les sources de l'émotion religieuse. Et ce n'est pas la seule fois où se marient ainsi deux accents complémentaires.

(123). *A Eve — (A Evo): Iles d'or*. Voir aussi dans les *Olivades: le Grippe Rossignol* (Lou Gripo Roussignòu) et surtout *Le Torrent* (Lou Gaudre) et *Le Mirage* (Lou Mirage), où s'exprime la revanche du Paganisme sur la discipline chrétienne.

*

* *

Mais cette mobilisation du divin tend vers un Ordre. Mistral, on l'a souvent écrit, est un esprit apollinien. R. Lizop, en particulier, a fort bien montré comment à cette affabilité souriante, à cette sérénité, à ce besoin de sympathie, qui composaient son caractère, correspond, dans son œuvre, un besoin essentiel de tout ordonner des éléments de sa doctrine, selon l'harmonie d'une courbe qui va de la plus humble créature jusqu'à Dieu. C'est le symbole magnifique du Temple de Salomon, au Chant VIII de *Calendal* (22-24):

*Quand Salomon le Magnifique
(D'une éternelle gloire Dieu éclaire son nom!)
A Dieu eût élevé le plus beau de tous les temples
Et quand il eût vu le rameau sur le sommet du tabernacle,
En récompense du prodige
Que nous venions de concevoir, dont nous avons jeté les cintres,*

*Aux fils de l'Art, le fils de David
Qui était sage entre les Sages,
Sous le porche donna un digne paiement:
Libres enfants de l'univers, dit-il,
Qui du Grand Livre êtes les caractères,
Et qui édifiez mieux que le castor,
A l'homme des palais, à Dieu des monuments,*

*Par les collines et les plaines
Avant que n'essaiment vos bandes,
Ainsi qu'une volée de jeunes hirondelles, bâtisseuses de nids,
De peur que l'aquilon ne vous emporte,
Je veux que nul ne sorte du Temple,
Sans qu'un lien le conforte,
Sans toucher de la main la main qui réunit...*

Lumière, ordre et mesure, dit Philadelphie de Gerde (124). Et l'on peut ajouter: mystère dans la lumière. Ce n'est pas non plus sans raison que Thibaudet a parlé du Platonisme de Mistral, de sa tendance en toute chose à concevoir l'Archétype, l'Idée-Maîtresse, au-dessus même de ses réalisations terrestres:

*Dans le Ciel, ô Provence, idéale
Tu refleuris plus en fleur que jamais.*

*Il suffit: sur la mer de l'Histoire, pour moi
Tu fus, Provence, un pur symbole,
Un mirage de gloire et de victoire
Qui, dans la transition ténébreuse des siècles,
Nous laisse voir un éclair de Beauté (125).*

Car, ajoute ailleurs le poète (126):

*Rien ne me passionne
Comme le fabuleux
Et notre vie réelle,
Si ardente soit-elle,
N'est, à l'égard du mythe,
Qu'un reflet de soleil.*

(124). Préface à l'ouvrage de R. Lizop.

(125). *L'Archétype* (Lou Parangoun) *Olivades*.

(126). *La Hantise*, (La Trevanço): *Iles d'or*.

Peut-être est-ce là, comme le conjecture Thibaudet, toute la signification des derniers chants de *Mireille*?

Mais la finalité de l'Idée suppose un ordre de perfection, une hiérarchie d'essences. De même que l'âme ou la société humaine, le Cosmos doit être soumis à cette espèce d'égalité qu'on établit entre les choses inégales de façon conforme à leur nature a (127). A cet égard, Mistral, épigone de Platon (128), a, lui aussi, son mythe de la Caverne.

L'épisode de Taven, inséré au cœur du poème de *Mireille*, visiblement à l'imitation de la descente aux enfers dans *l'Odyssée* et *l'Enéide*, est bien loin de représenter une quelconque diablerie de campagne (129), — d'une composition significative. Au début de l'œuvre, en dépit d'une brève invocation au Christ, l'inspiration chrétienne ne s'affirme guère, noyée dans les réminiscences antiques. (Homère, Hésiode ou Théocrite) et les survivances terriennes du Paganisme. Les Saintes n'apparaissent que d'une façon allusive au premier chant, (130) et la pieuse émotion qu'inspire le miracle nocturne de la Saint-Médard, dans le cinquième, s'offusque et se dissout au spectacle du branle des Trèves et d'un naufrage de cauchemar. Mélange pourtant de deux tons, de deux mondes suprasensibles, transition et prélude à une inclinaison contraire du poème. Car, si l'élément païen se gonfle tout à coup, au Chant VI, jusqu'à prendre les proportions d'un Sabbat, c'est aussi à partir de ce foyer, à partir du moment où les puissances obscures, moins diaboliques qu'anarchiques, sont réduites au silence, comme si la vision mystique de Taven venait de leur ouvrir des horizons nouveaux, que la parabole s'infléchit régulièrement vers la pensée chrétienne, le long d'un chemin fleuri de légendes, d'oraisons et de miracles, jusqu'à l'intervention finale des Saintes et au triomphe visible de Dieu, objet et terme de ce processus de sublimation, de cet arrachement progressif aux valeurs élémentaires de la croyance.

(127). Platon — *Lois* VI. 756.

(128). Nous ne disons pas disciple. Mistral, encore une fois, n'est ni théologien ni philosophe. Mais il a certainement lu Platon, au moins ses textes les plus connus, comme il avait lu Homère, Virgile ou Horace; cette doctrine, dont il retrouvait des échos et des reflets dans les œuvres des troubadours, avait de quoi séduire son imagination de poète. Car, au fond, lorsqu'on parle du Platonisme de Mistral, c'est aux troubadours qu'il faut d'abord songer.

(129). P. Lasserre. *op. laud*, p. 109.

(130). 53-58.

Ainsi Dieu, dans Platon, qu'il se confonde avec l'Idée du Bien, qu'il soit un composé d'Idées, ou qu'il en soit le lieu, comme le pense Saint-Thomas, apparaît comme une âme qui introduit partout l'ordre, la proportion, l'harmonie; la mesure de toute chose, l'organisateur, sinon le créateur, de tout ce qui existe jusque dans l'indéterminé (131).

*

* *

Mais quand on a dit cela, on est encore loin d'avoir tout dit. Le Dieu de Platon n'est pas celui de Mistral, ou plutôt il ne représente qu'un aspect du divin dans la pensée religieuse du Maillanais — ce qu'on peut nommer l'aspect poétique.

Mistral se proclame chrétien. Son Dieu ne peut donc pas être un Dieu abstrait, simple principe d'intelligibilité d'une idéologie philosophique. Ayant derrière lui quarante ou cinquante générations d'aïeux chrétiens, lié par d'indéracinables souvenirs de jeunesse (132), par l'empire de la voix maternelle et toutes les habitudes de sa civilisation, il croit à un Dieu personnel, transcendant, tout-puissant, Créateur et Providence du monde. Mais a-t-il le sentiment profond du Dieu vivant d'un Pascal, du Dieu présent, sensible au cœur, source de vie intérieure, celui que tout vrai chrétien, préparé par les Enseignements de l'Eglise, redécouvre en soi par le dedans — *interior intimo meo*, dit saint Augustin — parce qu'il a d'abord vécu en lui — *In ipso vivimus et movemur et sumus*. C'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons, que nous sommes (Actes des Apôtres. XVII. 28)? Certains passages de l'œuvre (nous songeons en particulier à *Mireille*, à *Nerte*, à telles pièces des recueils lyriques, que nous avons déjà citées) pourraient nous inciter à le croire. Mais défions-nous: cet extraordinaire manieur du verbe qu'est Mistral, ce prestigieux créateur d'images et de symboles, s'il est, par nature, le contraire d'un mystique, possède, par contre, l'art consommé de créer des climats mystiques. Inclignons-nous devant l'artiste, mais sans jamais oublier que l'homme, pas plus qu'il ne partage, dans le domaine de l'action, l'héroïsme de *Calendal*, n'a vraisemblablement jamais connu les dévorantes visions de *Mireille*. Aucune exaltation, chez lui, dans la piété, aucune participation aventureuse au monde des fous de Dieu.

Sa prière, dit José Vincent, prend volontiers la forme de l'oraison jaculatoire ou du Cantique (133), mais il se contente d'en puiser l'inspiration, avec une mesure parfois désespérante, dans les pages de son Missel ou l'imagerie des Livres Saints.

(131). *Platon. Lois.* 894e, 816b; *Phédon*, 105b; *Lois*, X. 891-92; IV. 716^e; *République* II. 380^e; *Timée* 28d, etc...

(132). Cette phrase de Monsieur Lanson, appliquée à l'auteur du *Génie du Christianisme*, lui convient parfaitement.

(133). *op. laud.* p. 271.

Cette belle sérénité l'a fait, nous l'avons vu, demeurer étranger à toutes les formes de l'hérésie, même à l'albigéisme, en dépit de son culte pour les troubadours (134). Et cela est fort bien. Mais par elle, il échappe aussi à la conscience dramatique des avatars spirituels du Christianisme, de ses tourments et de ses fécondes inquiétudes. Il ignore aussi ce sens de la conscience inquiète devant l'impossibilité de la perfection de l'homme, ce sens de l'échec personnel dont Jésus est le vivant symbole, ce sens de la culpabilité aussi, que l'écrivain catholique anglais, Graham Greene, compte parmi les marques essentielles de l'état chrétien (135). S'il parle du péché, c'est plus volontiers en spectateur et en témoin de son temps qu'en créature solidaire de la faute.

(134). Nous trouvons ici l'occasion de signaler à ceux qu'intéresse l'hérésie cathare, un article de M. François Pitangue. *Les troubadours furent-ils les missionnaires de l'Albigéisme?* (Société des bibliophiles occitans. Toulouse 1946) et dont voici quelques extraits:.... Le développement littéraire et la propagande de l'Hérésie Albigeoise ont évidemment coïncidé, en pays d'Aude et de Toulouse, où la secte groupe surtout ses croyants. Mais l'argument ne saurait valoir pour tous les autres pays de langue d'oc, et non seulement l'Aquitaine, mais le Limousin qui connut les premiers troubadours, comme la Provence, où la civilisation méridionale fut peut-être la plus brillante. Loin de conclure que tout foyer de culture méridionale adhère à l'Albigéisme, ceux-ci, au contraire, participent dans leur ensemble, à la vie Catholique Romaine. M. Augustin Fliche, languedocien aussi peu suspect qu'historien orthodoxe de l'Eglise, a fait justice de certaines allégations que, dans un esprit peut-être un peu prévenu d'homme du Nord, M. Pierre Belperron a avancées sur ce point dans sa récente *Croisade contre les Albigeois* (Paris. Plon. 1942). Que l'on puisse comparer la doctrine hérétique à la perfection de l'amour courtois, en ce sens que l'une et l'autre rejettent, du moins en principe, l'amour des corps, pour ne rechercher que l'amour des cœurs et des esprits, la chose est en apparence possible.

Admettre encore, avec Monsieur Otto Rahn, dans un chapitre d'histoire littéraire fort nuancé, que les troubadours ont servi dans leurs tournées, à travers les pays levés contre la Croisade, la lutte politique, ou mieux, que leurs œuvres, à l'occasion, détournées de leur première signification, ont pu être utilisées comme des messages transparents, notre époque ne saurait s'en étonner... Mais nous restons ici dans le domaine de l'hypothèse pure. Ce serait aller par trop ouvertement contre les textes et contre l'histoire, que de conclure, avec M. Jean d'Armana, que tous les troubadours furent Cathares et tous les Cathares troubadours, c'est-à-dire annexer toute la littérature de langue d'oc à la doctrine hérétique...

Certains peuvent se prendre à penser que seule pourra les convaincre la découverte du texte ou de la relique qui, bouleversant histoire et littérature connues des profanes, permettra, alors seulement, de dire avec certitude que vraiment les troubadours furent les Missionnaires de l'Albigéisme. Jusque là, ils demeurent au milieu de la tragédie politique qui se jouait alors, et où ils ont certainement tenu, à l'occasion, un rôle de partisans, ce qu'ils n'ont jamais cessé d'être pour nous, dans la civilisation méridionale comme partout ailleurs, des poètes et des musiciens. (Voir en particulier, sur cette question: Otto Rahn. *La Croisade contre le Graal* (introduction de R. Pitou. Paris, Stock 1934). Jean d'Armana. *Wagner troubadour*. Paris. Les livres nouveaux 1939. A. Anglade. *Les Troubadours*. — Paris, Colin 1908, Denis de Rougemont. *L'amour et l'Occident*. Paris Plon 1939. René Nelli. *L'actualité des troubadours*. Revue Pyrénées. 2. 1941. pp. 118-128.

(135). *Essais Catholiques*. — Editions du Seuil. Paris. 149. (Traduction de Marcelle Sibon).

Et il ne s'attarde guère à l'idée de la mort, comme si le simple silence — ce serait là le signe d'une tournure d'esprit bien paysanne — suffisait à la conjurer! Ou, s'il en parle, c'est tantôt à la façon païenne d'un élégiaque:

*Vienne la mort, sombre refuge,
Gouffre sans fond, tête baissée,
Que je m'y plonge!... (136).*

*Car la forêt sur les hauteurs,
Par la vertu de la Nature
Se redressera tôt ou tard.
Mais toi, une fois mort, tu ne reverras plus le soleil (137).*

tantôt, et surtout, en se référant bonnement, compte tenu de la paraphrase évangélique, à la formule de Mireille:

La mort, c'est la vie (138).

Est-ce là protestation contre l'appétit romantique de l'anéantissement?
Sérénité? Confiance? Sentiment tenace de la survie? Sans doute.

Il attendit sans trembler la pâle visiteuse, se disposant même à lui faire un bon accueil. La pensée de sa propre dépouille ne l'effrayait point,, Voil实现 pourquoi sa tombe était prête, là-bas, dans l'enclos des morts... Il l'aimait, cette tombe, non seulement parce qu'elle allait être pour lui un doux refuge, mais encore parce qu'il devait à demi lui survivre. Il savait bien, depuis longtemps, que son nom résonnerait, là-bas, sur la terre de Provence... (139).

*Sous mes yeux, je vois l'enclos
Et la coupole blanche
Où, comme les colimaçons,*

Je me tapirai à l'ombrette.

*Suprême effort de notre orgueil
Pour échapper au temps vorace,
Cela n'empêche pas qu'hier ou aujourd'hui
Vite se change en long oubli.*

*Et quand les gens demanderont
A Jean-des-Figues, à Jean Guêtré
Qu'est-ce que ce dôme? Ils répondront:
Ça, c'est la tombe du poète!*

*Poète qui fit des chansons
Pour une belle Provençale
Qu'on appelait Mireille: elle sont,
Comme en Camargue les moustiques,*

*Eparpillées un peu partout...
Mais lui demeurait à Maillane,
Et les anciens du terroir
L'ont vu fréquenter nos sentiers.*

*Et puis, un jour, on dira: C'est celui
Que l'on avait élu roi de Provence,
Mais son nom ne survit plus guère
Que dans le chant des grillons bruns.*

*Enfin, à bout d'explications,
On dira: C'est le tombeau d'un Mage
Car d'une étoile à sept rayons
Le monument porte l'image.*

(136). *Calendal* I. 31.

(137). *Calendal*, VII. 71.

(138). X 63 (cf. aussi *Calendal* IX, 15).

(139). J. Vincent. *Op. laud*, pp. 260-61.

A demi? Où José Vincent a-t-il lu cet à demi qu'il souligne avec complaisance, comme une expression d'humilité?

Les grillons du cimetière Maillanais seront les seuls, peut-être, durant un temps d'oubli (c'est l'ordinaire rançon de toutes les renommées littéraires), à murmurer sa gloire, mais tout l'ensemble du poème dément cette note modeste.

N'est-il pas, au contraire, significatif que Mistral, lorsqu'il parle de sa propre mort, n'envisage avec complaisance que sa longue survie de Poète et de Mage? On eût mieux aimé, du strict point de vue chrétien, le voir songer, alors qu'il en était temps, aux obligations de sa fin terrestre. Mais, une fois encore, ôtons premièrement la paille de notre œil... Aussi bien cela ne nous empêche-t-il pas de nous poser une question. Le prêtre de Bernanos murmure, en mourant: Tout est grâce (140).

(140). *Journal d'un curé de campagne* (Plon. 1936).

On peut se demander, à la lumière de tout ce qui précède, si Mistral avait personnellement (car il ne fait aucun doute qu'il l'ait généreusement accordé à son peuple) le sens de la grâce? (141). Il semble bien plutôt que pour lui *tout est signe*. S'il a conscience d'être habité par un dieu, ce dieu ressemble davantage à celui de Virgile qu'à celui de Pascal —, un dieu beaucoup moins attentif à lui communiquer par bonté pure la vie surnaturelle, qu'à le charger d'une mission au service de sa gloire. Et, par là, le poète participe moins de la Nouvelle Loi que de la pensée préchrétienne ou, si l'on préfère, de la tradition biblique.

*

* *

Il se considère, d'abord, lui-même, comme le messenger d'un peuple. Nous avons eu, en commençant, le souci de noter à quel point sa poésie obéit à cette forme primitive d'engagement, qui est celle de Tyrtée, de Pindare, d'Horace ou de Virgile, un genre d'exaltation poétique qui passait aux yeux des anciens pour le principal et le plus puissant aliment du lyrisme: je veux dire l'exaltation communiquée aux sentiments du citoyen et du patriote par les grands événements publics, par la célébration des fêtes de la Patrie, la commémoration de ses héros, de ses gloires, de ses origines... La tradition en était d'autant plus forte chez les anciens que, pour eux, l'inspiration politique ne faisait qu'un avec l'inspiration religieuse et que la même ferveur s'adressait à la patrie et aux dieux (142).

La poésie devient ainsi, par excellence, l'accomplissement d'un office public au service de la Communauté Nationale, et même la poésie intime de la vie dans le groupe, brochée sur le fond de permanence des choses et des mœurs, relève de cette inspiration collective.

Or, Mistral, comme Pindare, comme Horace, comme Virgile surtout, est essentiellement le poète du patriotisme. L'idée de la patrie est l'âme de ses œuvres, comme elle est l'âme des *Bucoliques*, des *Géorgiques*, de l'*Enéide*. Elle y est partout présente. Tout l'y manifeste. Elle se mêle aux données si brillamment diverses de ses fables poétiques, comme une donnée constante d'où dépend leur sens le plus élevé...

(141). Car le savoir attendre dont nous avons parlé plus haut, même s'il faut présumer comme nécessaire le secours Providentiel, ressemble moins à une véritable attitude morale qu'à une ataraxie. Or, la grâce sous toutes ses formes, sanctifiante, actuelle, efficace, suppose une participation active de l'homme et sa volonté de résister au mal et d'agir selon les desseins de Dieu.

La conception que Mistral se forme de la Patrie est riche et profonde. Pour lui, elle n'est pas seulement un ciel, des lieux, des coutumes, des costumes, un parler, des chansons, des visages. Elle est cela, certes. Mais ces choses ne la constituent pas tout entière. Elles n'en contiennent que l'expression ou l'incarnation sensible... Conçue dans sa plus haute essence, elle est une réalité immatérielle, mais substantiellement liée à des réalités matérielles dont elle ne saurait être séparée sans dépérir; elle est un composé moral, vivant et impersonnel à la fois, que les générations successives ont formé avec ce qu'elles avaient de meilleur; elle est un extrait prélevé sur les pensées les plus justes et les plus généreuses, les impulsions les plus utiles et les plus nobles, les actions les plus désintéressées et les plus héroïques des hommes qui ont séculairement vécu sous les mêmes lois; elle est le capital indéfiniment transmissible de leur raison et de leurs vertus; elle est, en un mot, une civilisation, et cette civilisation traditionnelle se communique à chaque famille, à chaque individu, dans la mesure de ce qu'ils valent. Mistral dirait avec Platon que l'âme est fille de la Cité. Nous avons transcrit ces lignes de Pierre Lasserre (op. laud p. 12-14) parce qu'elles nous semblent fidèlement refléter la pensée de Mistral, telle qu'on peut la saisir çà et là, dans les Mémoires, les discours et les poèmes, ce que l'on a parfois appelé son barrésisme. Mais cet esprit de fidélité à la patrie ne se borne pas chez lui à prendre la forme d'une volonté d'enracinement, ni, comme dans le mythe d'Antée, d'une sage attention à ne point perdre le contrat avec la terre, afin de conserver l'intégrité de ses forces contre toutes les menaces du nivellement et de l'abstraction métaphysique.

Par l'effet d'une vocation poétique qui trouve ici son domaine de choix, il se mue en expresse adoration, et, de même que Rome pour Virgile, la Provence devient pour l'auteur de *Mireille* une véritable divinité.

Car Mistral ne doute pas, d'abord, qu'elle soit la terre élue entre toutes, celle où doit s'affirmer le triomphe de la Race et de l'Idée latines. Il y aurait sur ce dernier point fort à dire, touchant les conceptions politiques de Mistral. A-t-il bien nettement conçu, quoi qu'en pensent certains disciples, ce qu'il traduisait par ces mots: race latine, idée latine? Laissons de côté l'idée de race, dont nous savons ce qu'elle représente, plus encore ce qu'elle ne représente pas et qu'on veut lui faire représenter. Nous gardons le souvenir de Marius Jouveau, éminent félibre et parfait Capoulié, voyant, un jour, passer, sous les platanes d'Aix, un Africain du Nord, Arabe ou Berbère, et murmurant dans sa barbe — au sens propre —, avec ce placide sourire des yeux qui démentait le flegme du visage: *Aubouro te raço latino....* (Relève-toi, race latine).

Mais l'idée latine, l'union des peuples bruns? Cela représentait-il pour le Maillanais, véritablement, une réalité doctrinale, un lucide credo politique, ou n'est-ce pas plutôt, en dépit des rares et combien timides — essais de jonction, d'ailleurs sans conséquence, opérés avec quelques Catalans, Roumains ou Italiens, (143), une profession de poète mise au service de sa foi provençale? Il n'est pas contestable qu'aux environs de 1873, lui soit venue la pensée qu'une confédération de nations Latines — mieux vaudrait dire: riveraines de la mer Latine pourrait préluder à une fédération européenne, et servir ainsi, par contre-coup, ce système fédéraliste Proudhonien dont il rêvait sincèrement pour la France. Il ne l'est pas moins, d'ailleurs, que les fêtes organisées en Avignon pour le cinquième centenaire de

Pétrarque, à Montpellier pour les cérémonies latines de 1875 et de 1878, le dépassèrent un peu, politiquement parlant, car, en ce qui concerne l'éloge et l'effusion lyrique, il fut, sans aucun doute, amplement satisfait. *Le Chant du Latin*, du poète roumain Vasile Alecsandri, qui reçut la couronne offerte, au concours, par le Catalan Albert de Quintana, pour récompenser le meilleur interprète de la pensée commune, est un frappant écho du poème de Mistral, écrit sur le même sujet: (144)

La race latine est la reine parmi les races de ce monde. Elle porte à son front une étoile divine qui luit à travers la suite des siècles. Le destin, toujours en avant, magnifiquement la conduit. Elle va, la première suivie des autres races, répandant la lumière sur ses pas.

La race latine est la vierge au charme doux et ravissant. L'étranger devant elle s'incline et ploie le genou, possédé d'un désir où le regret se mêle. Belle, vivace, souriante, sous le ciel pur, dans l'air ardent, elle se mire aux éclats du soleil, et se baigne dans une mer d'émeraude.

La terre latine possède sa part des trésors de la terre, et, de tout cœur les partage avec ses autres sœurs. Mais redoutable est sa colère, quand sa main libératrice frappe la tyrannie cruelle ou lutte pour son honneur.

Quand, au jour du Saint jugement, au ciel, face au Seigneur, il sera demandé Qu'a-t-elle fait sur cette terre? Haut et ferme, elle répondra: — Ah! Seigneur, tant que j'ai vécu, aux yeux émerveillés du monde, Seigneur, je T'ai représenté.

(143). cf. Marius André: op. laud. p. 138 ss.

(144). cf. plus bas, p. 84 ss. Mistral, dit Marius André, bien qu'on croie qu'il s'abstint, avait bel et bien envoyé au concours son *Ode à la race latine*, sous la condition que, s'il n'obtenait pas le premier prix, son nom ne figurerait pas dans la liste des concurrents et des œuvres couronnées. Il se réservait sans doute la possibilité de soutenir un autre concurrent — comme il l'a fait, du reste. Mais ce trait n'est pas moins significatif de sa prétendue modestie.

Mais ce qui intéresse Mistral, avant quoi que ce soit, c'est la Renaissance de la langue. Tout part de là dans sa carrière de citoyen et de poète, et tout y aboutit. C'est le leitmotiv de tous ses discours (145), la source, la matière et la fin de son inspiration comme de son action félibréenne. Tenons nous en, écrit-il, en 1885, à Jules Boissière, pour le moment, à la question de la langue et luttons hardiment sans cesse et de toute façon, pour remettre en honneur, dans les familles provençales, le parler de Provence. Et rappelez-vous que, la langue sauvée, toutes les libertés en jailliront à leur moment. Inutile de creuser plus profondément....

Il traduit par là un souci majeur de tous ceux, hommes de pensée ou d'action, qui, au cours des années 1830-48, ont lutté un peu partout en Europe, pour le réveil des nationalités. Qu'il s'agisse, dans l'Empire Autrichien des Habsbourg, du mouvement hongrois des capacités, avec Bathyany et Kossuth; des Tchèques de Bohême, des Ruthènes de Galicie, des Slovènes de Carniole, des Croates, des Serbes, des Roumains de Transylvanie, des Italiens du Tyrol et de l'Istrie; qu'il s'agisse des protestations polonaises contre la russification des Tsars, nous trouvons toujours, à l'origine du mouvement national, la revendication

linguistique — résurrection, maintien, libre exercice de la langue — étroitement liée aux exigences du folklore, de la littérature et de l'histoire. Ce sont, on l'oublie trop souvent, des philologues comme Gaj, en Croatie, ou Chafarik, en Tchéco-Slovaquie, qui inaugurent, côte à côte avec des historiens et des poètes, l'agitation libératrice. Et les oppresseurs, qu'ils se nomment Metternich, François-Joseph ou Nicolas 1er, s'emploient de leur mieux à étouffer cette forme de revendication. Plus tard, vers 1870, le poète roumain Eminesco, héritier du mouvement latiniste Transylvain et des grands patriotes de la génération de 48, Negruzzi, Milo ou Héliad, s'écriera, dans le feu de sa lutte pour la régénération de son peuple: La Nation est le composé d'un peuple de même sang, qui parle la même langue... Le peuple est le corps de la nation... la langue en est l'âme. De même, nous verrons Mazzoni, en Italie, devenir, en contribuant plus qu'un autre à fixer sa langue maternelle) un des premiers artisans de cette unité nationale dont il avait toujours rêvé.

Qui tient à sa langue, tient la clé qui le délivre des chaînes
(*Qu tèn sa lèngo, tèn la clau que di cadeno lou deliéure*).

(145). *Discours e dicho de F. Mistral*. Avignon. Roumanille 1906. (Publication du Florège Provençal).

Mistral, en s'exprimant ainsi, rejoint leur préoccupation commune. La langue lui apparaît comme l'expression la plus sûre de la conscience d'un peuple et, partant, comme le moyen le plus efficace de resserrer les énergies autour de l'idée patriotique. Il n'y a pas de lien plus étroit pour un groupe, ni de signe de reconnaissance plus naturel que ce mode de pensée et d'expression collectives, symbole d'une genèse unanime, plus contraignant que les exigences de la géographie et de l'histoire (146). Mais ce qui était pour les autres un moyen) devient pour Mistral une fin urgente (pour la suite, *veguen veni*!) au service de laquelle, de même que nous l'avons vu mobiliser le divin, il mobilise tous les mythes nationaux, comme pour une revanche idéale de la Croisade Albigeoise... et conduite à l'envers. C'est pourquoi, pour en revenir plus expressément à notre propos, nous le voyons qui exalte sans cesse, avec une obstination de prophète et une puissance de foi qui contraste heureusement avec certaines dérobades, la geste et le destin de sa Patrie latine. N'ayons pas la malice de nous demander si cette ardeur n'est pas d'autant plus affirmée que l'objet auquel elle s'applique lui apparaît plus soustrait aux nécessités de l'action pratique, relevant, pour ainsi dire, d'une révolte idéale, moins aventureuse, tout bien pesé, que la lutte concrète devant laquelle — à raison ou à tort — il a toujours reculé. Cette ardeur existe, et cela nous suffit. Elle nous révèle, en outre, un nouvel aspect de Mistral, celui d'un homme de grande foi.

C'est une croyance bien ancrée dans l'âme populaire provençale que celle d'un baptême, d'une bénédiction initiale, qui a fait des terres du Rhône puis, par rayonnement, de tout le pays d'Oc, une terre sacrée. Les diverses *Pastorales* qui ont été écrites depuis des siècles n'ont pas, sous leur forme naïve et leur revêtement familial, d'autre signification mystique. Qui ne connaît l'histoire des Saintes?

(146). Nous pouvons craindre, soit dit en passant, qu'à force de ne point veiller suffisamment à maintenir l'intégrité de notre langue française, nous ne soyons conduits, à notre insu, à faire le *chemin inverse* de cette marche glorieuse qui a conduit tant de peuples

à prendre conscience d'eux-mêmes; ou tout au moins, qu'une défection sans gravité apparente dans l'œuvre de défense et d'illustration du parler ne nous prépare à d'autres défections plus sérieuses dans le domaine de la pensée et du sens national, un domaine où l'on ne saurait parler de petites omissions, surtout à une époque où nos voisins ont trop de bonnes raisons et de mauvais prétextes de se réjouir de notre déclin. Il suffit pour avoir le droit de crier casse-cou, d'aimer tout bonnement sa langue et de songer, au surplus, que dans la grande débâcle de nos suprématies d'antan, la seule qui nous demeure encore promise est la suprématie de la pensée, inséparable du Verbe qui l'exprime, lui donne forme et volume, et bien souvent la crée. Et nous savons sur ce point, par expérience, ce que parler veut dire! Chassées de Judée après la mort du Christ, et contraintes à s'embarquer sur une nef désemparée, Marie-Madeleine, Marie-Salomé, Marie-Jacobé, avec leur servante Sarah-la-Noire et quelques autres bannis, Lazare, Martial, Saturnin, Trophime, Maxime et Marthe, échappent au naufrage par la protection divine et viennent aborder en Provence, vers l'embouchure du Rhône, à l'endroit où s'élève la basilique des Saintes-Maries de la Mer. Le Chant VI de *Mireille* nous fait le récit de leur trajet le long des berges du Rhône, puis de leur entrée dans Arles-la-Romaine, le jour où un peuple en délire célèbre la fête de Vénus.

*Le front haut, la narine ouverte,
L'idole couronnée de myrte
Dans les nuages de l'encens paraissait s'enfler d'orgueil,
Lorsque indigné de tant d'audace,
Interrompant et cris et danses,
Le vieux Trophime qui s'élance
En levant ses deux bras sur la foule étonnée,
D'une voix forte: Peuple d'Arles,
Ecoute, écoute, mes paroles
Ecoute, au nom du Christ!...*

Mais, à ce seul nom, l'idole chancelle et s'écroule au sol. La foule frémit d'effroi, quelques poignards brillent au soleil, mais Trophime, impavide, se dresse en plein théâtre pour annoncer l'Evangile, et ce même jour Arles se fait baptiser.

Arle aquéu meme jour, se fagué bateja

Les Saints bannis, alors, toujours poussés par l'esprit de Dieu, qui a conduit leur barque, poursuivent leur œuvre. Marthe soumet la Tarasque, Marseille s'humilie à la parole de Lazare, Madeleine s'enferme pour pleurer et prier dans les forêts de la Sainte-Baume:

*Limoges eut Martial, Toulouse
Devint l'épouse de Saturnin
Et dans Orange la pompeuse
Eutrope le premier sema le bon grain...*

Telle est la légende. Elle est prestigieuse, et l'on conçoit la faveur séculaire des Provençaux pour une tradition qui rattachait la conquête de leur peuple par le Christianisme à un événement de ce caractère épique, de cette poétique beauté, et qui montrait ce peuple touché, le premier entre tous ceux de la Gaule, par la civilisation de l'Evangile, comme il l'avait été par la civilisation romaine... (P. Lasserre, p. 116). Mistral, en poète et en patriote avisé, n'a pas manqué de choisir ce récit pour en faire l'âme même de son premier livre. Car la légende des Saintes, comme celle d'Enée pour Rome, contient en puissance l'histoire.., et l'avenir y est montré comme le fruit dans le germe... (147). Son véritable intérêt est dans ses conséquences, car légende et histoire, désormais, ne font qu'un.

Dans le champ de la première tout va pouvoir prendre place, la Provence Catholique, la Provence Papaline, la Provence des Troubadours et des Cours d'Amour, la Provence Impériale, Royale ou Consulaire, tous ses princes, tous ses comtes, ses fastes politiques, ses triomphes et ses luttes, et surtout ses légendes sacrées qui remémorent sans cesse, de lieu en lieu, de siècle en siècle, la promesse divine d'une carrière exceptionnelle, vouée, sur le plan de l'âme comme sur celui de l'esprit, à l'enseignement des Nations. Mais Mistral va plus loin encore: cette promesse, il la voit se dessiner avant même l'ère du Christ, au temps où Protos, le Phocéén, débarquait aux confins du Rhône, apportant avec lui la civilisation hellénique sur la côte Méditerranéenne; où les Romains, à leur tour, s'établissaient dans la Gaule méridionale, créant des cités, semant partout des monuments dont les vestiges font aujourd'hui de ce pays un véritable musée d'antiques, magnifiquement étalé sous la chape du soleil. Ainsi, tous les prestiges de la Grèce et de Rome viennent se joindre à ceux de la Chrétienté, et, avec eux, un nouveau cortège de religions et de légendes. Tout a été fixé d'avance, voulu, préparé, réalisé par Dieu pour faire de sa terre d'élection un vaste reliquaire, une immense châsse de la tradition vivante, à l'image de ce *Museon Arlaten* que Mistral voulut créer dans le même esprit qui lui faisait composer le *Trésor du Félibrige* (et qui fut inauguré symboliquement le 11 mai 1889), ou écrire son *Ode à la Race Latine* qui sonne comme le Chant sacré du Félibrige (148).

(147). Lejay. op. laud, p. XLIV.

(148). De même que *Calendal* est essentiellement une sorte de manifeste poétique du Félibrige, et Esterelle, son héroïne, une allégorie de la Provence totale.

A LA RACE LATINE.

*Relève-toi, race latine,
Sous la chape du soleil!
Le raisin brun bout dans la cuve,
Et le vin de Dieu va jaillir.*

*Avec ta chevelure dénouée
Aux souffles sacrés du Thabor,
Tu es la race lumineuse
Qui vit d'enthousiasme et de joie;*

*Tu es la race apostolique
Qui met les cloches en branle;
Tu es la trompe qui publie,
Tu es la main qui jette le grain.*

Relève-toi, race latine, etc...

*Ta langue-mère, ce grand fleuve
Qui se répand par sept branches,
Versant l'amour et la lumière
Comme un écho du Paradis,
Ta langue d'or, fille romane
Du Peuple-Roi, est la chanson
Que rediront les lèvres humaines
Tant que le Verbe aura raison.*

Relève-toi, race latine, etc...

*Ton sang illustre, de toutes parts,
A ruisselé pour la justice;
Au lointain tes navigateurs
Sont allés découvrir le monde;
Au battement de ta pensée
Tu as brisé cent fois tes rois...
Ah! sans tes divisions,
Qui pourrait te dicter des lois?*

Relève-toi, race latine, etc...

*Allumant ton flambeau
A l'étincelle des étoiles,
Tu as, dans le marbre et sur la toile,
Incarné la suprême beauté.
Tu es la patrie de l'art divin,
Et toute grâce vient de toi;
Tu es la source de l'allégresse
Tu es l'éternelle jeunesse!*

Relève-toi, race latine, etc...

*Des formes pures de tes femmes
Les panthéons se sont peuplés;
A tes triomphes, comme à tes larmes,
Tous les cœurs ont palpité;
La terre est en fleur quand tu fleuris;*

*De tes folies chacun s'affole;
Et dans l'éclipse de ta gloire,
Toujours le monde a pris le deuil.*

Relève-toi, race latine, etc...

*Ta limpide mer, la mer sereine
Où blanchissent tant de voilures,
Crêpe à tes pieds son arène molle
En reflétant l'azur du ciel.
Cette mer toujours souriante,
Dieu l'épancha de sa splendeur
Comme la ceinture éclatante
Qui doit lier tes peuples bruns.*

Relève-toi, race latine, etc...

*Sur tes côtes ensoleillées
Croît l'olivier, l'arbre de paix,
Et de la vigne plantureuse
S'enorgueillissent tes campagnes:
Race latine, en souvenir
De ton passé toujours brillant,
Elève-toi vers l'espérance
Et fraternise sous la Croix!*

Relève-toi, race latine, etc...

*

* *

Tu Prouvènço, trobo e canto (149) (Toi, Provence, trouve et chante). Mais une telle prédestination appelle justement un chantré qui soit en même temps un prophète, et c'est par l'effet de cette exigence que nous allons voir le patriotisme de Mistral, son amour pour la tradition nationale envisagée comme une vertu, son sentiment de la race, sa tendance à tout considérer sous l'angle provençal, se muer en un véritable sentiment religieux.

(149). *Lou lioun d'Arle* (Le lion d'Arles). — *Iles d'or*.

*

* *

Il avait pleinement conscience d'être le seul en son temps — et peut-être même pour l'avenir — à pouvoir jouer ce rôle. Par son génie d'abord, qui s'affirme dès la parution de Mireille, et qui fit de lui, du jour au lendemain, en dépit de quelques réticences locales — celle du Marseillais Gelu, par exemple, qui vit d'un mauvais œil la nouvelle école d'Avignon —, le Maître incontesté du Félibrige; ensuite parce qu'il avait l'astre, que les signes s'étaient multipliés autour de son berceau et continuaient à se manifester au cours de sa vie d'homme; qu'il se sentait en contact avec toutes les forces cachées de sa terre et toutes les aspirations, même les plus obscures, de sa race.

A MADAME CLEMENCE ISAURE.

*Longtemps le vaisseau léger, bercé par les vagues,
File vers le levant et vogue fortuné;
Et les oiseaux de Dieu qui volent par bandes,
Pour lui porter bonheur, sur les vagues déferlées,
Se reposent un moment.*

*Ainsi le Félibrige, enfant de la Provence,
Réveillait en chantant le Midi endormi;
Et des brins d'olivier que la Durance pousse
Il couronnait gaiement les joies et les souffrances
Du peuple, son ami.*

*Au peuple il apprenait la grandeur des ancêtres;
Il lui sauvait sa langue et son nom; il lui faisait
Respecter les coutumes, honorer les croyances;
Enfin, de la patrie il était comme le prêtre,
Et il la bénissait.*

Nul doute que le Félibrige ait représenté pour lui, dès sa fondation, au moins autant qu'un mouvement littéraire, une sorte de doctrine ontologique où tout devait prendre place de ce qui pouvait révéler l'âme de la Provence, même ce à quoi il ne croyait guère — quitte à le croire ensuite avec plus de ferveur que quelconque. Prenons un exemple, nous avons vu la place qu'il accorde, et qu'il convient d'accorder avec lui, à la légende des Saintes. Or, en 1859 (le 27 octobre exactement, juste après la parution de Mireille), voici ce qu'il écrit à Saint-René Taillandier: Je voulais surtout arriver chez les paysans; c'est pour cela que les superstitions poétiques de nos campagnes et les croyances vives de nos populations tiennent dans mon poème une si large place. Je voyais parfaitement que ma *masco* et *mes Saintes-Maries n'étaient qu'un hors-d'œuvre* dans cette histoire d'amour, qui pour moi ne tenait qu'à un fil, et je m'y serais pris autrement si je n'avais visé qu'à plaire aux artistes. Les Saintes et Taven en hors-d'œuvre sur le même plat! On s'apprête à crier au blasphème, mais au fond, tout bien réfléchi, quand le diable lui-même porte pierre, l'édifice n'en appartient pas moins à Dieu et s'élève pour chanter sa gloire...

Mistral, une fois de plus, raisonne ici comme ces bons latins de la République, qui oubliaient volontiers leur scepticisme à l'égard de certaines croyances ou de certaines pratiques, pour voler au secours de la religion en péril. Il ne leur paraissait pas indispensable, pour encourager la foi d'autrui, de l'éprouver d'abord eux-mêmes. L'essentiel était que le vieil édifice des valeurs nationales ne fût pas sapé à la base, et, quand on s'apercevait après coup que pour avoir fait respecter un principe, on avait contribué à sauver la doctrine, il arrivait que ce principe lui-même fût auréolé d'un nouveau prestige.

Calcul de politique? Peut-être, mais il faut faire aussi la part de l'imagination méridionale.

Nous sommes seuls, disait un augure, nous pouvons chercher la vérité sans crainte. Mais Cicéron, qui rapporte la phrase (150), ne pouvait lire e sans attendrissement une apologie du culte national faite par son ami Laelius, et trouvait qu'il parlait d'or quand il défendait les institutions de Numa (151). N'est-ce pas, du reste, à la bonne volonté de ceux qui agissaient comme lui, et qui faisaient profession de magnifier en public la religion des ancêtres, qu'il fut possible, parmi les déchirements intérieurs et la débâcle des valeurs nationales, de sauvegarder quelques chances pour le retour à l'ordre traditionnel opéré au temps d'Auguste?

*Non nobis, non iiobis Domine,
Sed Provinciae nostrae da gloriam* (152)

Or, cette gloire que le poète demande à Dieu pour sa terre, elle n'en sera pas moins la sienne, puisqu'il aura été le guide de la Cité. Et sa suprême récompense sera de ressentir à son tour, par une grâce divine, cette foi qu'il s'était donné pour mission de recommander aux autres. Et c'est bien par le truchement d'une foi nationale que Mistral, tout ensemble conducteur d'un peuple et solidaire de ses destinées, finit par retrouver la sienne, ou, tout au moins, le bénéfice d'un regain dans le sentiment religieux. Mais ce sentiment appelle une définition plus exacte, comme aussi ce Dieu dont il fait le garant de la destinée Provençale.

(150). De Divinatione II. 12.

(151). G. Boissier. La religion romaine. Paris. Hachette 1874. p. 52.

(152). C'est l'inscription que Mistral a fait graver sur son tombeau.

*

* *

Le moment est venu de parler de l'Hébraïsme de Mistral. Ce mot, nous le prévoyons, fera sursauter plus d'un parmi ses fidèles. Il sonne, dans le concert des épithètes adressées au Maillanais, au moins comme une note insolite, d'aucuns diraient comme un outrage. Catholique, Chrétien, cela est dans l'ordre traditionnel de la louange. Païen, la qualification, énoncée sous la garantie de notre vieil humanisme, le pare encore d'un prestige acceptable. Mais, Hébraïque, à première vue, semble pire encore que Cathare.

Nous ne sommes pourtant pas loin de la pensée antique.

Expliquons-nous. Et précisons, pour commencer, que même s'il traduit la *Genèse*, à cause, comme il le dit lui-même dans son avant propos (153), de la ressemblance qu'il trouvait entre la langue et la vie biblique, d'une part, et d'autre part la langue et l'existence des paysans, bergers et gardians de son terroir, le Pentateuque ni les Prophètes ne semblent guère l'intéresser. Dans *Mireille*, Alàri, le pâtre, est comparé au beau roi David quand il allait, dans sa jeunesse, abreuver les troupeaux au puits de ses aïeux (154); dans *Calendal*, le temple de Salomon n'est évoqué que pour rappeler les origines mystiques du Compagnonnage (155); Dans *Nerte*, Hababuc et Daniel apparaissent parmi les figures qui ornent le frontispice d'un portrait (156), et la Sulamite du *Cantique* au hasard d'une comparaison faite par le Solitaire (157)

*Je sens, comme la Sulamite,
Que mon bel Ange va venir.*

Au vrai, Mistral, comme la majorité des catholiques méridionaux, ne fait, dans ses lectures pieuses, qu'une place restreinte à l'Ancien Testament. Ce point une fois précisé, venons au fait. Mistral, n'en déplaise à Jules Véra (158), invoque souvent Dieu, soit directement, soit par la bouche de ses personnages, mais dans un cas comme dans l'autre, l'appel n'a rien que de très courant dans un pays où la foi est demeurée vivace. Laissons de côté le poème intitulé la *Criée de Béarn (La Crido de Biarn)*, dans les *Clivades*, où le poète débutant ainsi:

*Au nom de Dieu vivant
Au nom de Sainte-Estelle...*

nous avertit, dans une note, que le premier vers est un cri habituel des bergers pour se héler entre eux, dans les montagnes de Gascogne.

(153). Edition parue en 1910, avec traduction française et texte de la Vulgate.

(154). *Mireille* IV. 16.

(155). *Calendal* VIII. 22.

(156). *Nerte* VI. 12.

(157). id. VI. 16.

(158). On dirait que Dieu lui paraît trop haut; il l'invoque rarement.

Pour son compte, il ne précise qu'une fois la qualité de son Dieu, sans appuyer outre mesure mais suffisamment pour nous permettre, à nous aussi, de mieux déterminer quelques-unes des idées contenues dans ce chapitre.

Reprenons d'abord l'invocation de *Calendal*, sans omettre de rappeler, au préalable, que le poème, dans son ensemble, n'est rien moins que chrétien:

*Moi qui d'une jeune fille amoureuse
Ai dit maintenant l'infortune,*

*Je chanterai, si Dieu veut,
Un enfant de Cassis...*

Mais aussitôt, la fin de la même strophe, apparaît la véritable destinataire de cette invocation:

*Ame de mon pays,
Toi qui rayonnes, manifeste...*

Ne faut-il voir là que le traditionnel appel à la Muse, heureusement provençalisé? Nous croyons plutôt que cette âme nationale, à qui Mistral demande de s'incarner dans ses vers, ne fait, par une sorte de coexistence mystique, qu'une seule et même personne avec ce Dieu de la Patrie que Mistral appelait au premier chant de Mireille.

*Toi, Seigneur, Dieu de ma patrie
Qui naquis parmi les pâtres...*

On nous dira que l'expression n'a rien d'étrange, que ce Dieu est ainsi qualifié, tout bonnement parce qu'il est celui qu'adore Mistral, que Mistral est catholique de confession, et que la Provence est elle-même catholique. A quoi nous souscrivons volontiers, mais il n'empêche — et nous n'avons aucun désir de soutenir ici un paradoxe — que cette appellation vient à point pour appuyer nos dires touchant certain aspect du sentiment religieux chez Mistral. Car ce Dieu de la patrie quelle que soit l'intention de Mistral quand il le nomme de la sorte (159), soit que la Provence s'incarne en lui, soit que lui-même s'incarne en elle — illustre assez bien la conception des sociologues (160): celle d'un dieu exprimant d'abord l'unité intelligible du groupe, c'est-à-dire de la plus haute valeur spirituelle immédiatement expérimentée par ses participants; d'une réalité sentie, qui dépasse l'individu par la complexité de ses richesses et de ses aspirations spirituelles et qui lui donne ainsi la notion du sacré. Qu'on le veuille ou non, cette représentation existe dans Mistral, d'une société hypostasiée, c'est-à-dire érigée à l'état d'entité transcendante, dont les impératifs peuvent aisément se confondre pour qui est plus patriote que croyant ou théologien, avec ceux d'un dieu de la Tradition, celui précisément auquel s'opposent si souvent les mystiques au nom de l'expérience intérieure.

(159). *Patrìo* rime avec *pastriho*. Mistral s'étant fait le champion de sa civilisation terrienne, il est difficile de dire laquelle des deux rimes, dans son esprit, a appelé l'autre.

(160). Durkheim: *Formes élémentaires de la vie religieuse*. Ch.I, par exemple.

C'est pourquoi, en première conséquence, le sentiment religieux emprunte volontiers chez Mistral la forme du Messianisme, c'est-à-dire d'une forme de croyance où le sentiment religieux proprement dit se confond avec le sentiment national.

Ainsi, dans la nation juive primitive, sans cesse dans l'attente du héros régénérateur qui devait lui apporter l'empire du monde, patriotisme, jéhovisme, messianisme sont des termes corrélatifs qui se déterminent réciproquement....

Jéhova fut d'abord le Dieu national opposé aux Dieux étrangers. Plus tard seulement il s'éleva au-dessus d'eux et devint le Dieu unique, tandis que les Dieux étrangers descendaient au rang d'idoles. Cette transformation, cette épuration, fut l'œuvre du prophétisme, double incarnation du patriotisme et du sentiment religieux... Dans la Bible, le bonheur, la liberté, la servitude, les désastres de la nation sont constamment subordonnés aux vicissitudes de la foi. Les derniers et les plus grands prophètes, ceux dont les écrits ont subsisté, menacent des dernières catastrophes le peuple impie, promettent le retour des grandeurs de David et de Salomon au peuple repentant (161).

(161). cf. Nefftzer. *Dictionnaire général de la politique* (Judaïsme).

Qu'on relise le Psaume de la Pénitence, qu'on relise la vaticination finale du sixième chant de Mireille: n'est-ce pas là un peu le ton de Mistral? Protestation contre un monde sans Dieu, liée à l'attente et à l'espoir d'une régénérescence, mais d'une régénérescence toujours en concordance avec la résurrection de la Patrie provençale:

*Christ est né! Christ est mort! Christ est ressuscité!
Christ ressuscitera!*

*Aie! la barque antique de Pierre,
Aux âpres rochers où elle frappe,
S'est brisée en éclats! voyez! le maître pêcheur
A dominé le flot rebelle;
Dans une barque neuve et belle
Il gagne le Rhône et rebondit (dans les vagues)
Avec la croix de Dieu plantée au timon!*

*Oh! divin arc-en-ciel! Immense,
Eternelle et sublime clémence!
Je vois une terre neuve, un soleil qui réjouit,
Des oliveuses en farandole
Devant les fruits qui pendent,
Et sur les gerbes d'orge,
Les moissonneurs gisants qui têtent le baril (162).*

et ceci (163):

*Seigneur, nous voulons devenir des hommes;
En liberté tu peux nous mettre!
Gallo-romains et fils de noble race
Nous marchons droit
Dans notre pays.*

*Seigneur, nous ne sommes pas les auteurs du mal,
Envoie ici bas un rayon de paix!
Seigneur, viens en aide à notre cause,
Et nous revivrons
Et nous t'aimerons!*

(162). *Mireille* VI. 84-85.

(163). *Le Psaume de la Pénitence* (Iles d'Or).

Il est à noter que dans ce Psaume, qui fut écrit en novembre 1870, au lendemain des premières défaites et de la révolution républicaine de Paris, Mistral prend soin de dissocier subtilement le sort de la Provence de celui de la France. Car la Provence reste pure dans l'âme, en dépit de toutes les vicissitudes du temps, elle n'attend que l'heure d'être replacée à la tête des nations (côte à côte avec la France, s'entend!), selon la promesse des Saintes (164).

On comprend maintenant la raison qui nous a fait rapporter, au début de ce livre, l'histoire de Marius Mistral, de Saint-Rémy, grand oncle du poète. Frédéric, lui, ne se prenait pas pour le Messie; mais la figure de l'oncle, qui apparaît un peu comme une monstrueuse caricature de celle du neveu, témoigne à la fois d'un certain atavisme familial et de cette croyance tenace dans la précellence divine du terroir Provençal, qui anime encore nombre de fidèles de la doctrine félibréenne. Une chose que l'on peut affirmer — il n'est que de lire l'œuvre mistralienne pour s'en convaincre —, c'est que cette doctrine n'a cessé de s'affirmer dans l'esprit de l'auteur de *Mireille* comme une sorte d'Évangile; et, comme il en était le créateur, cela devait l'inciter, tôt ou tard, à prendre figure de Prophète. Il le fait d'ailleurs toujours avec sa mesure ordinaire, prenant bien soin de n'exprimer jamais qu'en poésie les accents du Mage, et cela nous a valu des pages admirables, ce qui, au fond, demeure l'essentiel.

*

* *

Une autre conséquence du sociologisme de Mistral, c'est que sa religion est en grande partie un folklore — ou, plus exactement, qu'elle se confond très souvent avec le folklore. Nous l'avons dit, tout lui est bon de ce qui peut servir à sa Cause, et il extrait pour elle, patiemment, pour les ordonner en une vaste perspective, toutes les formes de croyance qui ont formé, par couches successives, la spiritualité Provençale, opérant quelquefois entre les éléments populaires, les vestiges païens et les représentations authentiquement chrétiennes de cet ensemble, une greffe si serrée, si ferme, si totale, que l'on ne sait plus exactement où commencent les uns et où finissent les autres. Et tout cela foisonne ensemble, toujours profondément enraciné dans le sol national. A cet égard, on peut dire que superstitions et légendes, chez lui, sont à la Vraie Foi ce que sont refrains et chansons à ses grandes productions lyriques, ce que sont aussi ses images toujours, même dans l'épanouissement le plus idéal du symbole, liées à l'objet proche ou à la réalité quotidienne. Arrêtons-nous, par

exemple, à son culte de la Vierge, et nous nous apercevrons qu'il participe tout autant de l'Evangile que des traditions populaires et de l'adoration mariale des troubadours du XIII^e siècle. Il en est ainsi de tout dans son œuvre.

(164). *Mireille* XI. 73.

On lira avec profit, de ce point de vue, les pages d'Emile Ripert, consacrées, dans l'analyse de *Mireille*, à tous les aspects que Mistral nous présente de la vie Provençale: Provence rustique, Provence pastorale, Provence gréco-latine, Provence catholique (165). Ajoutons à cette liste, en songeant à d'autres œuvres, la Provence maritime et la Provence citadine. Avec raison Camille Jullian remarque que si tous les autres livres, si tous les autres documents étaient anéantis, les poèmes Mistraliens suffiraient pour reconstruire une image véridique de ce pays à travers les siècles. Et jamais cela ne tombe, pas plus que le *Museon Arlaten*, dans le magasin d'accessoires.

Du point de vue qui nous occupe, il n'est rien qui ne nous soit restitué des fastes religieux de la Provence: haut-lieux du culte, grandes fêtes annuelles, cérémonies votives, traditions locales. Seul, le rituel est à peu près sacrifié, et, par là, Mistral diffère essentiellement de Châteaubriand. Il avait pourtant, lui aussi, le sens du décor. Mais sans doute le Provençal n'avait-il pas besoin qu'on le ramène, comme le Français de 1800, passablement décatolicisé, à cette forme d'émotion religieuse.

*

* *

A cette conception nationale de la croyance, il faut sans doute rattacher le sens de l'allégorie, et nous nous contenterons ici de noter, en nous référant à José Vincent (167), que si elle est une forme de la pensée naturelle de Mistral... ce dernier rajeunit aussi la vieille tradition de l'épopée en donnant presque toujours à ses figures une signification patriotique, que ce soit celle de la Muse qu'il invoque au début de *Calendal*, celle de la Renaissance (*la Respelido*) dans les *Olivades*, celle de l'*Or de Toulouse* (id.) ou celle de Marseille, moderne capitale et vivant symbole du divin terroir, dans les *Enfants d'Orphée* (*Lis enfant d'Ourfiéu*) dans les *Iles d'Or*.

Encore une fois, tout est signe, et tous ces signes convergent vers le plus éloquent de tous, celui qui traduit le vrai, le grand miracle de la Renaissance Provençale: l'astre de Sainte-Estelle, patronne et protectrice du Félibrige.

(165). op. laud. pp. 525-43.

(166). Au contraire de ce que dit J. Péliissier (*Mistral et la Renaissance Française. Limoges*) cf. *Mireille* XII. 42; *Calendal*. IV. 71.

(167). op. laud, p. 136 ss.

*

CONCLUSION

De toute cette étude que conclure?

En premier lieu, que Mistral, du strict point de vue de l'obédience chrétienne — en l'occurrence, catholique —, ne nous apparaît nullement comme un modèle ni de conviction ni de pratique. Sa religion personnelle n'est rien qu'un Catholicisme de tradition, de civilisation, nous oserons dire de routine. Et encore cette routine souffre-t-elle dans les actes, sinon en esprit, de nombreuses lacunes.

Au départ, l'homme, en lui, nous apparaît doué de ce que l'on pourrait appeler le complexe du Latin: attentif à noter toutes les circonstances où le surnaturel semble se révéler à lui dans le monde, complaisant même à cette quête, et retenu cependant par une sorte de timidité à regarder ses dieux en face; croyant aux signes, porté par là au goût de la transposition mystique, et résolu, en même temps, par souci de régularité et d'ordre, à se tenir sur une prudente réserve à l'égard des effusions du cœur et de tout ce qui peut menacer l'équilibre de l'âme; sensible aux attirances du culte, mais rechignant un peu, dans la pratique, à s'engager trop avant et à se lier par trop de promesses; respectueux de la foi des pères, mais faisant volontiers le départ de ce qu'il doit à la divinité et de ce qu'il estime se devoir à lui-même; porté, le cas échéant, par instinct de *pater familias*, à rappeler les autres à la croyance, mais, avec cela, tolérant, et négligent lui-même, presque jusqu'à l'indifférence, une indifférence d'ailleurs toujours prête à faire place à l'inquiétude, si quelque menace vient à peser sur la tradition (168). Tout ce que nous connaissons de la vie intime de Mistral, tout ce qui se rapporte notamment à la seconde partie de sa carrière, s'accorde assez bien avec cet état d'esprit.

(168). La plupart de ces traits ont été notés par G. Boissier dans son étude sur la *Religion romaine*, et sont parfaitement significatifs de la mentalité latine.

Nous pouvons inférer aussi de la lecture de ses œuvres, comme de certaines anecdotes que nous avons eu l'occasion de rapporter, que sa mentalité religieuse devait ressembler un peu à un mélange de celles de Mireille, de Taven, de l'Anglore et de Nerte. Mais, au fond, cela ne nous importe guère — nous en savons, sur ce fait, pour parodier le Fabuliste, bon nombre qui sont Mistral, à commencer par nous-mêmes —, et c'est ailleurs qu'il faut chercher le Croyant: du côté du Poète et du Patriote. Certains, que nous ne suivrons pas, ont fait de lui, sans discussion, un fils parfait de l'Eglise. Tels autres se sont contentés de l'excuser au nom de la disponibilité du génie ou de cette tolérance dont il faisait lui-même profession sur le plan des idées religieuses. D'autres enfin se sont étonnés de le trouver, dans la pratique, si tiède, au regard de la foi qui paraît se dégager de ses œuvres. Mais l'opinion de ces derniers repose sur une équivoque et un malentendu, car ils ne se sont point avisés tout de suite que son véritable sentiment religieux est fondé sur ses aspirations

profondes d'artiste apollinien et de doctrinaire provençal. On comprend qu'ils aient, dès lors, soit douté de la sincérité de l'homme, soit considéré son merveilleux chrétien comme bien superficiel, encore qu'il ait de quoi éblouir les esprits et qu'on lui doive plus d'une beauté dans la présentation des tableaux ou la psychologie des personnages.

Mais nous avons montré — ou du moins tenté de montrer — comment le sentiment religieux de Mistral obéit à d'autres lois que celle de l'obédience à l'Eglise. Il est d'abord, par l'effet d'une exigence esthétique qui l'arrache à la simple littérature, dans la recherche d'un Ordre que nous avons appelé platonicien (conservons le terme, il est commode!), ordre dans lequel tous les éléments de la croyance tendent à s'harmoniser en fonction d'une Idée supérieure, à la fois somme et fin d'un humanisme total, allant de Mithra au Christ, d'Aphrodite à la Vierge, de Virgile à Saint-Thomas, et qui se confond, en Beau comme en Bien, avec la pensée divine. Mais cet ordre est en même temps celui d'une foi nationale, mise au service d'une patrie élue par un décret de la Providence pour être l'inspiratrice des Nations et la missionnaire de Dieu. Or cette mission, ne l'oublions pas, lui a été confiée, expressément, pour la première fois, le jour où les Saintes ont débarqué en Provence, apportant avec elles le message du Christ. Et du même coup, c'est le Catholicisme, expression dernière et immuable de la Chrétienté, qui est à l'origine de sa grâce.

Qu'importe désormais si le diable porte sa pierre, sous la forme des superstitions primitives ou des gloires païennes. Tout est sacré, puisque tout était écrit dans les Etoiles et que nous sommes avec Dieu! Et c'est par là, par le secours de cette foi provençale, muée en foi universelle, que pourront s'opérer pour la gloire du Vrai Dieu, du Dieu vivant, une nouvelle émergence de l'individu et une nouvelle intimation, en lui, de la Foi.

Par là, Mistral se sentait-il, se croyait-il sauvé? L'est-il aux yeux de l'orthodoxe? Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père, et les voies qui y conduisent sont parfois bien secrètes. On songe à la porte étroite, mais qui peut savoir si la voie royale n'est pas pour certains le chemin obligé? En tout cas, le Maillanais n'a jamais, qu'elle qu'ait été à certains moments sa position intime, abdiqué l'idée du salut de l'Homme dans et par l'Eglise du Christ, ni le désir de contribuer lui-même par son prestige à l'œuvre divine. Et songeons que l'un de ses poèmes s'appelle la Communion des Saints...

Ainsi peut se définir, croyons-nous, la nature du sentiment religieux chez Mistral. Nous nous sommes efforcé de l'étudier sans parti-pris, avec le plus de précision possible, dans sa vie et dans ses textes. Satisfait si cette étude peut aider à la connaissance d'une pensée qui nous est chère entre toutes.

Février 1954.

*

* *

ADDENDUM

Lettre à TAVAN

Oh! je le comprends et je le sens, mon cher ami Tavan, il n'y a rien de plus triste en ce monde que de perdre les personnes que l'on aime. La mort de l'amant laisse moins d'amertume que celle de l'aimée. Heureux ceux qui s'en vont! Moi qui, certainement dois te paraître heureux, je dis du fond du cœur: heureux ceux qui s'en vont!

Je voudrais bien mettre du baume sur ta plaie, mais comment faire? Il m'a été dit que tu avais perdu la foi de ton enfance... Si cela est vrai, ton malheur est affreux, car rien sur la terre ne peut consoler l'homme qui, pour horizon, n'a plus que la tombe.

Et si c'était ainsi, à quoi bon nous attendrir sur le retour de tes deux aimées à l'éternel pourrissoir qui se nomme Nature! Elles ne sentent plus rien, elles n'entendent plus rien, et ta douleur est aussi vaine que celle du *desavia* qui pleurerait la feuille morte ou la pierre qui tombe dans le gouffre. Si, au contraire, il te reste cette admirable foi catholique qui explique tout et aide à tout supporter, je te dirais que tu as le plus grand tort de te désespérer.

Les âmes chastes et pures qui s'étaient épanouies à ton amour passager pour te donner une idée de la divine félicité, sont maintenant dans le monde clair et vrai, elles ont fait comme la cigale qui laisse sur terre sa carapace et qui monte sur l'arbre pour chanter.

Pourquoi pleures-tu? Elles ne sont pas à plaindre, elles sont libres et immortelles. Cette croyance divine révélée par les paroles, par les miracles et par la mort du Christ, te trace un merveilleux chemin vers elles, c'est la prière. Prie, car le Dieu de nos ancêtres a dit que la prière faisait du bien aux pauvres morts. Prie, et sois brave, sois pur, sois patient et résigné, si tu veux un jour être digne de revoir les deux compagnes qui t'ont quitté... Que veux-tu espérer d'un matérialisme brut, qui assombrit aujourd'hui la société souffrante?

Il ne peut en résulter pour toi que désespoir et angoisse, et rage et malheur. Les œuvres des plus grands réformateurs, les républiques des Solon, des Lycurgue, des Platon, des Brutus, se sont ruinées aussi vite et plus tôt que les empires des tyrans. Il n'y a qu'une vérité (qui résulte de l'histoire), c'est que ce monde est une vallée de larmes, un purgatoire. Et bien fous ceux qui avec des corps sujets à la maladie, à la vieillesse et à la mort, veulent de cette vie, faire un Paradis...

Tu te plains d'être pauvre? Un des plus grands poètes de ce siècle, Lord Byron, qui avait la gloire, la fortune, la beauté, fut pris, vers 30 ans, d'un tel dégoût de la terre et par dessus tout de l'humanité, qu'il alla chercher la mort en Grèce...

Redeviens Chrétien, redeviens Catholique, et tu retrouveras la paix et l'espérance.

Garde pour l'*Armana* tes touchantes poésies, et j'espère bien que ce ne seront pas les dernières.

Tu me feras grand plaisir en venant me voir, seulement avise-moi quatre ou cinq jours à l'avance, de crainte que je ne m'absente ce dimanche-là.

Allons, allons, réveille-toi. Rappelle-toi que tu n'es pas une femme et que tu as besoin de force pour aller jusqu'au bout.

Je t'embrasse amicalement.

F. M.

Maillane, 11 mars 1873

© CIEL d'Oc – desèmbre 2013